



**CATALOGUE**

**JANVIER-MAI 2021**

Interroger le monde, ses éclats et ses zones d'ombre comme seule la littérature peut le faire: après sept ans de réflexion, les éditions Globe continuent de plus belle.

## PROGRAMME JANVIER-MAI 2021

- 27 janvier : *Terre liquide*, Raphaela Edelbauer
- 27 janvier : *La Fille de cinquante ans*, Malin Lindroth
- 3 février : *Le Ladies Football Club*, Stefano Massini
- 10 février : *L'Étrange Vallée*, Anna Wiener
- 10 mars : *Diomede – Les Peruzzi*, Antonio Pennacchi
- 17 mars : *Pas les mères*, Katixa Agirre
- 7 avril : *L'Aube américaine*, Joy Harjo
- 14 avril : *Harpie*, Megan Hunter
- 5 mai : *N'oubliez pas leurs noms*, Simon Stranger

JANVIER

## RAPHAELA EDELBAUER TERRE LIQUIDE

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

Les parents viennent de mourir dans un accident de voiture. Désirant accomplir leur dernière volonté d'être enterrés dans leur village natal, la jeune physicienne Ruth Schwarz entreprend les démarches nécessaires. Mais elle est bientôt confrontée à une série d'obstacles qu'on dirait surgis d'un cauchemar.

Le village en question, Groß-Einland ? Il ne figure sur aucune carte, personne ne le connaît, c'est comme s'il n'existait pas.

Quand elle finit par le trouver, à force d'acharnement et aidée par le hasard, elle découvre un lieu étrange, dissimulé dans la montagne, à la fois figé dans un passé féodal et terriblement mouvant, bâti sur une cavité gigantesque, une mine d'argent désaffectée qui, telle une bête souterraine, ne cesse d'ouvrir des fissures dans les rues, de fendre les murailles et de faire pencher les places vers son gouffre béant.

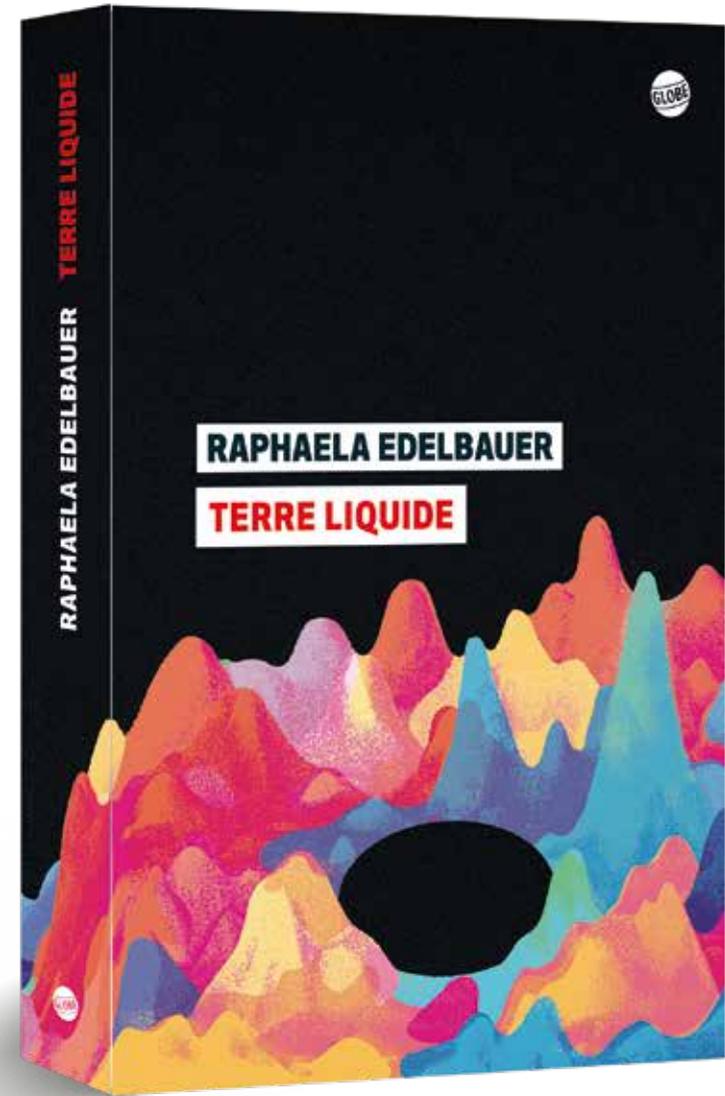
Le sujet semble totalement tabou parmi les habitants. Les trous du sous-sol seraient-ils aussi des trous de mémoire sur lesquels on a coulé le béton du mensonge par omission ? Qu'a-t-on caché dans ces galeries souterraines, quel massacre a-t-il été perpétré dans ces lieux, et par qui ?

La mystérieuse comtesse qui règne sur la bourgade embauche bientôt Ruth pour ses talents de physicienne, afin qu'elle prépare le colmatage du sol et des secrets.

Mais comment arrêter la vérité quand elle sort enfin du puits ?

À seulement trente ans, avec ce premier roman puissant et burlesque, Raphaela Edelbauer se livre à une exploration onirique et fantastique des souvenirs refoulés de l'Autriche, dans la lignée des plus grands auteurs du pays : Gustav Meyrink, Franz Kafka et Thomas Bernhard.

- **Lauréate du prix Theodor-Körner**
- **Finaliste du German Booker Prize 2019**



9 782211 308229

ROMAN

320 PAGES - 22 EUROS

978-2-211-30822-9

PARUTION LE 27 JANVIER 2021

CONTACT PRESSE : Marie-Laure Walckenaer - walckenaerml@gmail.com

# Raphaela Edelbauer

Née en 1990, Raphaela Edelbauer a grandi en Basse-Autriche puis étudié le langage à l'université des arts appliqués de Vienne, sa ville natale. Dès son premier livre, *Entdecker* (non traduit en français), en 2017, elle a reçu de prestigieux prix littéraires – dont le prix du public du très exigeant prix Bachmann en 2018. Quant à *Terre liquide*, il lui a valu en 2019 le prix Theodor-Körner et une place dans la liste finale du German Book Prize la même année.



# Questions à Olivier Mannoni

## Traducteur de *Terre liquide*

**Dans cet extraordinaire premier roman de Raphaela Edelbauer, *Terre liquide*, une petite ville est bâtie sur un trou qui s'agrandit, symbole des manquements et des non-dits de tout un peuple et de toute une époque : l'Autriche nazie. Vous qui êtes son traducteur, mais aussi un spécialiste du nazisme, comment qualifieriez-vous ce livre ?**

Ce livre est une véritable psychanalyse historique qu'il faut situer dans son contexte. On voit régulièrement ressortir la question du passé nazi de l'Autriche, par exemple avec l'affaire Kurt Waldheim (ex-secrétaire général de l'ONU, qui avait été nazi et avait participé comme officier de la Wehrmacht à des opérations contre la population et les résistants du Monténégro), ou le retour récurrent de l'extrême droite au pouvoir local ou national. Ce sont des résurgences dont l'Allemagne s'est beaucoup mieux préservée et cela tient à la différence essentielle de traitement de la guerre et du nazisme par les deux pays. À la fin de la guerre, l'Allemagne a été découpée en quatre zones. Dans la zone soviétique, les nazis ont été écartés physiquement des postes à responsabilité. En Allemagne de l'Ouest, ils ont plutôt été repoussés du bout des doigts, mais on a assisté, dans les années 1960, à un vrai travail de réflexion, parfois brutal, pour poser le problème intellectuellement. C'est l'origine du Mai 68 allemand qui est, au début, une révolte contre

les pères, contre ce qu'ils ont fait et ce qu'ils n'ont pas fait. Günter Grass a publié *Le Tambour* en 1959, et toute une génération s'est réveillée à cette époque. À présent, tout est dit, exprimé, canalisé, ce qui permet d'entretenir une culture de la mémoire.

En Autriche, en revanche, l'histoire est tout autre. En 1938, le pays a ouvert grand ses bras à Hitler. Un grand nombre de dignitaires nazis étaient autrichiens, le nazisme s'est retrouvé comme chez lui. Après guerre, il aurait dû se passer logiquement la même chose qu'en Allemagne, mais l'Autriche a été envahie par les Russes, Vienne occupée jusqu'en 1954, d'autres régions du pays pendant dix ans, ce qui a permis aux Autrichiens de se poser doublement en victimes, et leur a donné une mentalité de bonne conscience absolue : la victime qui n'est responsable de rien ! Et ces non-dits, ce refoulé explosent pendant trente ans dans une littérature d'une extrême violence qui traite des problématiques psychanalytiques du pays et des individus : *Heldenplatz*, de Thomas Bernhard, *La Pianiste* d'Elfriede Jelinek (Prix Nobel 2004), et jusqu'au cinéma de Haneke avec *Le Ruban blanc*. Ils crachent leur venin, comme on dit ! Et voici, avec *Terre liquide*, le premier livre autrichien sur ce sujet-là qui prend un autre parti que celui de la violence verbale, celui d'une littérature décalée, sophistiquée, imaginative, qui se rattache

en outre à d'autres traditions autrichiennes majeures : l'œuvre de Kafka bien sûr, à laquelle on pense tout de suite, mais aussi un écrivain moins connu, Gustav Meyrink, l'auteur du *Golem* (1915), cette créature née de la glaise, issue d'une légende juive de tradition orale, dont on retrouve ici, dans *Terre liquide*, des échos boueux, terreux, palpables.

**C'est le grand livre autrichien qui manquait, donc ?**

Oui, à coup sûr, et cette parution signe la naissance d'un auteur. Cette très jeune femme (elle a trente ans) qui a fait des études de philosophie et d'arts appliqués, puis du journalisme et a écrit quelques recueils de textes et un livret d'opéra, décrit dans ce premier roman un univers complet, fantastique, original. Elle crée un véritable monde, très hiérarchisé, avec des passages complètement surréalistes, et d'autres, au contraire, tout à fait réalistes. Quand elle décrit, par exemple, le mécanisme du crédit dans la cité de Gross-Einland, on est en pleine actualité post-Covid ! Je crois qu'elle a pas mal lu Wittgenstein... Elle évoque également une autre de nos préoccupations très contemporaines, notre relation avec la nature. Comment la considérons-nous ? L'avons-nous trahie ? Quand Ruth Schwarz, l'héroïne, se promène dans la forêt, quand elle cultive son jardin, touche la terre, elle vit une manière de renaissance à travers la nature. La terre, les arbres, les minéraux, ce sont les éléments réels du roman, ce qui donne une réalité tangible, physique, à ce qui pourrait sembler d'ordre onirique, ou le fruit d'hallucinations provenant des cachets qu'elle ingère. Au contraire : la réalité, c'est que les médicaments lui donnent un surcroît de conscience et de lucidité.

**Qu'avez-vous éprouvé en le traduisant ?**

J'ai ressenti la même impression qu'en découvrant Boris Vian quand j'avais une quinzaine d'années. Un choc. Raphaela Edelbauer déploie la même fureur imaginative contre la bonne conscience. Elle décrit un monde qui s'effondre, un monde de lâcheté et de surabondance qui déverse ses déchets – objets, cadavres, archives, papiers – dans les trous du passé. Pour tout le passage où l'héroïne explore les trous, ou encore celui où elle injecte une résine dans le sol pour le rendre stérile, j'avais en tête *L'Arrache-cœur*, le dernier roman de Vian, avec ce personnage qui repêche les choses mortes dans la rivière entre ses dents, qui est payé par les villageois pour avoir des remords à leur place... J'ai eu beaucoup de mal à traduire certains passages, par exemple celui, au début, où Ruth roule au volant de sa voiture et soudain bascule dans la forêt profonde. On ne comprend pas tout de suite si elle dévale une pente ou si elle monte une côte, exactement comme on met du temps à discerner si c'est une plongée dans la mémoire ou une sortie de cauchemar. Le style de Raphaela Edelbauer joue sur énormément de petits éléments descriptifs très précis, très travaillés, et comme on est dans l'imaginaire les interprétations possibles sont multiples. C'est extrêmement figuratif. J'ai dû faire des croquis et m'y reprendre à plusieurs reprises pour me situer dans les lieux et dans sa géographie mentale. Plus qu'un roman autrichien, ce livre est un roman d'Europe centrale, à la Gombrowicz, pétri de fantastique, de réflexion profonde, de drôlerie, de douleur.

JANVIER

MALIN LINDROTH

## LA FILLE DE CINQUANTE ANS

Traduit du suédois par Marianne Ségol-Samoy

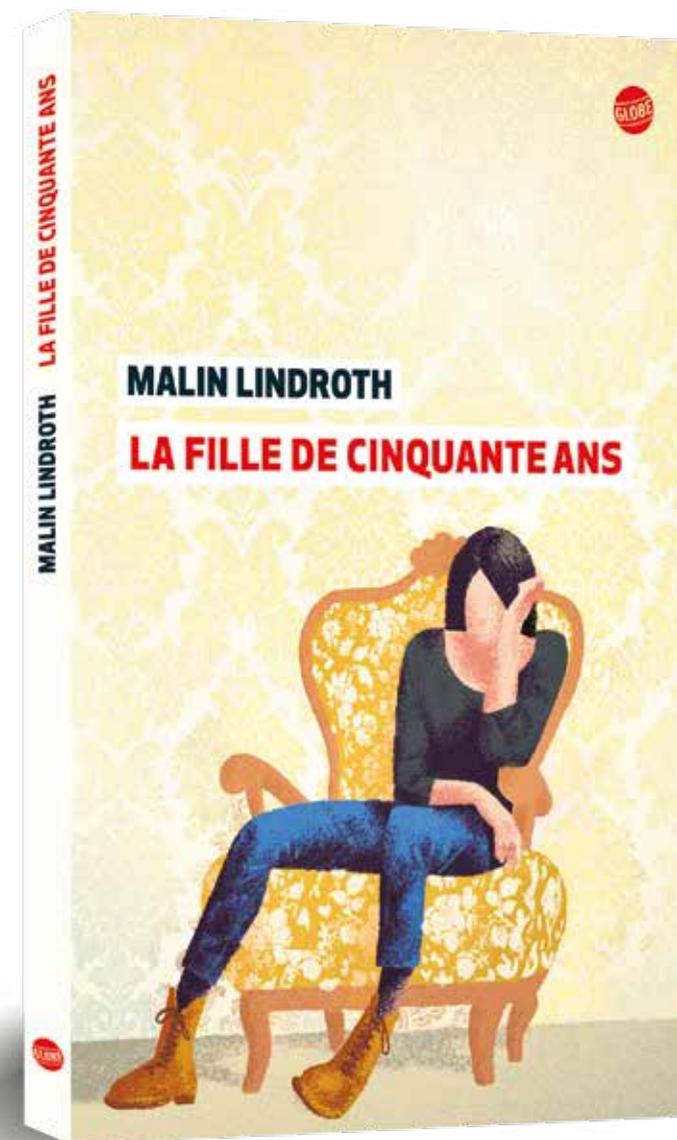
Un travail intéressant, une vie intellectuelle, des amis... Mais un célibat involontaire qui dure depuis trente ans : amours déçues, refus, rebuffades, questions indiscrettes, solitude profonde, conseils déplacés, condescendance... Malin Lindroth a cinquante ans quand elle réalise qu'elle n'aura pas d'enfants. C'est l'occasion pour elle de réfléchir à son histoire qui est aussi celle de ces millions de femmes qui continuent de chercher « une vie à soi » tout en se confrontant aux normes de la vie de couple. Car, dans le monde occidental, la vie à deux constitue non seulement la plus haute expression de l'amour, mais la seule et unique. Vivre seule est vu comme un échec, ou une parenthèse en attendant mieux. Que faire de cet échec ? Se laisser inspirer par le *kintsugi*, peut-être, cet art japonais de la réparation qui consiste à souligner à la

poudre d'or les cicatrices des porcelaines et des céramiques brisées. La peur de la solitude et tout ce que nous faisons pour y échapper est bien souvent plus blessant que la solitude elle-même. « Notre besoin de consolation est impossible à rassasier », écrivait le suédois Stig Dagerman. Malin Lindroth lui donne tort avec ce livre éblouissant d'humanité qui, comme *La Femme de trente ans* de Balzac en son temps, donne aux femmes le droit d'être reconnues par la société en dehors des diktats de l'époque et de la loi du marché. Tout à la fois essai et témoignage, *La Fille de cinquante ans* pose une question essentielle : quelle place reconnaître aux femmes seules qui aiment toujours autant vivre et aimer ? Au siècle dernier, en Suède – pays pionnier du féminisme –, elles avaient plus de droits que les femmes mariées.

« La femme que j'ai découverte dans ce texte est incroyablement drôle parce que, non seulement, elle résiste à l'angoisse mais surtout elle s'en sert comme d'un outil, y fait face sans aucune peur comme un samouraï rieur. »

Dagens ETC

« Malin Lindroth a écrit un essai stimulant, astucieux et amusant qui peut être considéré comme l'un des livres les plus importants de l'année. » Gotlands Tidningar



9 782211 309561

NON FICTION

112 PAGES - 14 EUROS

978-2-211-30956-1

PARUTION LE 27 JANVIER 2021

CONTACT PRESSE : Marie-Laure Walckenaer - walckenaerml@gmail.com

# Malin Lindroth

Romancière, dramaturge, poète, la suédoise Malin Lindroth a publié de nombreux romans dont quelques-uns pour la jeunesse publiés par Actes Sud. Son œuvre lui a valu le prix de littérature de l'Aftonblad. *La Fille de cinquante ans*, son essai autobiographique, est devenu un best-seller en Allemagne et en Suède où il a été accueilli par les médias comme le livre qui manquait à une grande partie des lectrices et des lecteurs.



# Interview

## Malin Lindroth

**À nos yeux de Français, votre pays, la Suède, est le plus féministe d'Europe. Quel regard portez-vous sur la jeune génération et le mouvement #MeToo ?**

La jeune génération semble bien plus consciente des structures patriarcales que nous ne l'étions dans ma génération. En tant que professeure de littérature, je suis entourée de jeunes féministes perspicaces, ce qui est, bien entendu, réjouissant. Mais je pense que nous devons nous attendre à ce que les changements de mentalité soient plus lents. Il faudra probablement encore du temps avant que l'image intérieure du patriarcat, dont la majorité des gens – les hommes comme les femmes – est porteuse, soit totalement remise en cause. Le mouvement MeToo a été extrêmement important en ce sens qu'il a montré et rendu visible le fait que les violences sexuelles des hommes à l'égard des femmes étaient considérées comme normales. J'espère que le mouvement continuera à se développer et qu'il englobera de nombreux types de vulnérabilité. La liberté que nous visons est plus grande que celle de ne pas être harcelées.

**Comment expliquez-vous que, à une certaine époque, en Suède, la femme seule ait eu davantage de droits que la femme mariée ?**

Jusqu'en 1863, toutes les femmes étaient «mineures» en Suède, mais pour la femme célibataire, il y avait une échappatoire qui, avec le temps, est devenue une liberté. Déjà en 1730,

les femmes non mariées pouvaient demander une dispense royale de mise sous tutelle et se voir accorder le droit de gérer leur argent et leurs biens. Un peu plus tard dans l'histoire, ces exceptions sont devenues la règle. Toutes les femmes étaient considérées comme «majeures» tant qu'elles n'étaient pas mariées. Lorsque cette liberté s'est étendue aux femmes mariées, dans les années 1920, les femmes célibataires avaient déjà des droits depuis un certain temps.

**« Chez chacun de nous, écrivez-vous, il y a une volonté d'amour incommensurable. » Croyez-vous que, comme dit votre compatriote Stig Dagerman, notre besoin de consolation soit impossible à rassasier ?**

La peur de la solitude et tout ce que nous faisons pour y échapper, en étant à la recherche du grand amour, de l'amour inconditionnel, nous blessent souvent plus que la solitude elle-même.

**Votre texte finit sur une note d'espoir, une restauration. Le livre a connu un énorme succès à sa parution. Il est monté au théâtre. Qu'avez-vous envie de faire de ce surplus de notoriété ?**

Le livre a confirmé et, dans une certaine mesure, renforcé mon sentiment de liberté. En rencontrant mes lecteurs, je vois la nécessité de raconter de nouvelles histoires sur l'amour, le pouvoir et les relations, et je suis heureuse si je peux un peu changer les choses.

# Extrait

## La Fille de 50 ans

Jusqu'en 1863, toutes les femmes en Suède étaient considérées comme «mineures». Mais, pour les vieilles filles, il y avait une échappatoire qui, avec le temps, s'est transformée en liberté. Déjà dans les années 1730, les femmes non mariées pouvaient demander une dispense royale afin de ne pas être mises sous tutelle. Fredrika Bremer\* et sa sœur Agathe ont, parmi d'autres, réussi à démontrer que la négligence de leur frère concernant la gestion de leur argent le rendait inapte à gérer leur vie. Un peu plus tard, cette exception est devenue une règle. Toutes les femmes étaient majeures tant qu'elles ne se mariaient pas. Lorsque cette liberté s'est progressivement étendue jusqu'aux femmes mariées dans les années vingt, les vieilles filles étaient déjà majeures depuis longtemps.

Au xx<sup>e</sup> siècle, les vieilles filles ont connu un contre-coup.

Durant la première vague de féminisme, les femmes sans enfants et non mariées, comme la militante américaine Suzanne B. Anthony, avaient posé les bases du

mouvement des droits des femmes. Cependant, d'autres courants dans la société ont entaché l'image de la vieille fille et l'ont progressivement poussée dans le placard de la honte.

Un événement de poids a été l'industrialisation. Lorsque les camions de déménagement ont déplacé leurs contenus des campagnes vers les villes, les conditions de vie ont également changé et, avec elles, les modèles relationnels. La vie en collectivité dans les fermes, où plusieurs générations d'une famille vivaient sous le même toit en compagnie des employés, a disparu. Pour le citadin travaillant à l'usine ne comptaient que le mariage, le noyau familial et la Mère pour laquelle la société avait une vénération sans bornes. Elle représentait la sécurité dans une époque de grands et rapides changements. Elle était celle qui conduirait la nation vers l'avenir. Une superstar dans la communauté nationale.

\*Aulricc suédoise (1801-1865) et féministe qui a eu une grande influence en Suède dans les débats de société sur la question des droits des femmes.

FÉVRIER

STEFANO MASSINI

## LE LADIES FOOTBALL CLUB

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

Comment est né le football féminin en Angleterre ? Par ce hasard qui ne fait jamais rien au hasard.

Le 6 avril 1917, à la pause déjeuner de l'usine de munitions Doyle & Walkers, à Sheffield, Royaume-Uni, Violet Chapman, ouvrière, prise d'une inspiration subite, donne un coup de pied dans l'espèce de balle qui se trouve au milieu de la cour en brique rouge de 330 pieds de long par 240 pieds de large.

Aussitôt, les dix autres femmes présentes lâchent leurs casse-croûtes et sautent du muret où elles étaient assises en rang d'oignons pour se mettre à courir elles aussi.

Ce simple coup de pied aurait pu les tuer. Car la balle est un prototype de bombe légère destinée à calculer la trajectoire de

chute, avant de massacrer l'ennemi. Mais la bombe n'explose pas. C'est leur cœur qui le fait. Ce coup de pied vient de leur sauver la vie, à toutes.

Elles jouent pendant plus d'une demi-heure. Et recommencent le lendemain. Et encore, et encore.

Jusqu'à jouer dans un vrai stade, jusqu'à affronter des professionnels !

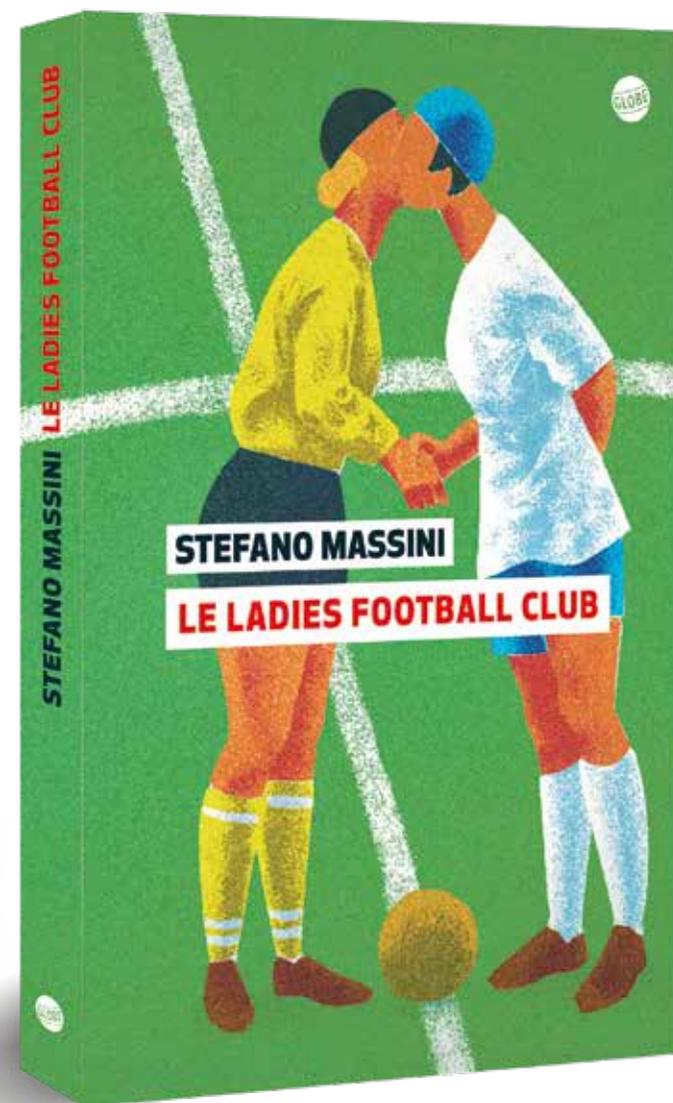
Jusqu'à ce que les hommes – patron, chéris, papas – mettent leur veto à cette passion, à cette obsession, à cette libération.

Avec *Les Frères Lehman*, Stefano Massini nous a raconté l'invention d'un métier par des hommes, avec le *Ladies Football Club*, il nous raconte l'invention d'une liberté par des femmes.

« Une ballade hypnotique. Où le ballon rond – masculin, singulier – se transforme en balle, planète des femmes. » *L'Espresso*

« La question féminine mêlée au football au sens pasolinien du terme, comme “dernier rite sacré.” » *La Repubblica*

« Stefano Massini raconte avec précision et en prêtant attention aux sentiments cachés l'histoire de femmes qui se meuvent dans des contextes sociaux durs et compliqués, où la survie rime avec l'affirmation de soi. » *Vanity Fair*



9 782211 307659

ROMAN

192 PAGES - 20 EUROS

978-2-211-30765-9

PARUTION LE 3 FÉVRIER 2021

CONTACT PRESSE : Arnaud Labory - [alabory@agencelabande.com](mailto:alabory@agencelabande.com)

# Stefano Massini

Après sa monumentale *Saga des Frères Lehman* qui lui a valu, ces dernières années, un succès planétaire, sous forme de roman, mais aussi de pièce de théâtre comme de dramatique radio, le dramaturge italien Stefano Massini revient au roman en vers libres. Avec ce *Ladies Football Club*, il s'attaque à un sujet très à la mode, le football féminin, ses origines, son évolution, mais il le fait avec une profondeur historique et sociale digne de Ken Loach, des accents de tragédie grecque revisitée par les frères Marx, et déroule une galerie de onze portraits féminins littéralement inoubliable.



# Extrait

## Le Ladies football club

“Quand pourrons-nous les revoir ?  
Dans quel stade ?”  
demandaient les gens dans les abris,  
persuadés  
que dehors  
les stades étaient épargnés.

En attendant, entre leurs jambes,  
les fillettes pour chasser la peur  
se lançaient “On joue ensemble ?”  
et il y en avait toujours une  
qui, hochant la tête, exhibait sa poupée.  
“Mais non, voyons ! On joue aux Aigles !”  
répliquaient les autres  
avant de faire semblant de shooter.  
Trois mois plus tard il n’y en eut plus aucune  
pour dire “Je suis une princesse” :  
elles étaient toutes des footballeuses.

Et puis ce fut vraiment là, dans les abris,  
que naquit  
une implication patriotique inattendue  
et dans un certain sens militaire.

Oui, parce que tout le monde, enfin  
– y compris dans les journaux –,  
les appelait les Aigles noires.  
Et ce n’était pas un aspect secondaire,  
vu que les Allemands avec le Baron rouge  
bombardaient jour et nuit  
au point que fixer le ciel du regard  
était devenu une attitude normale.

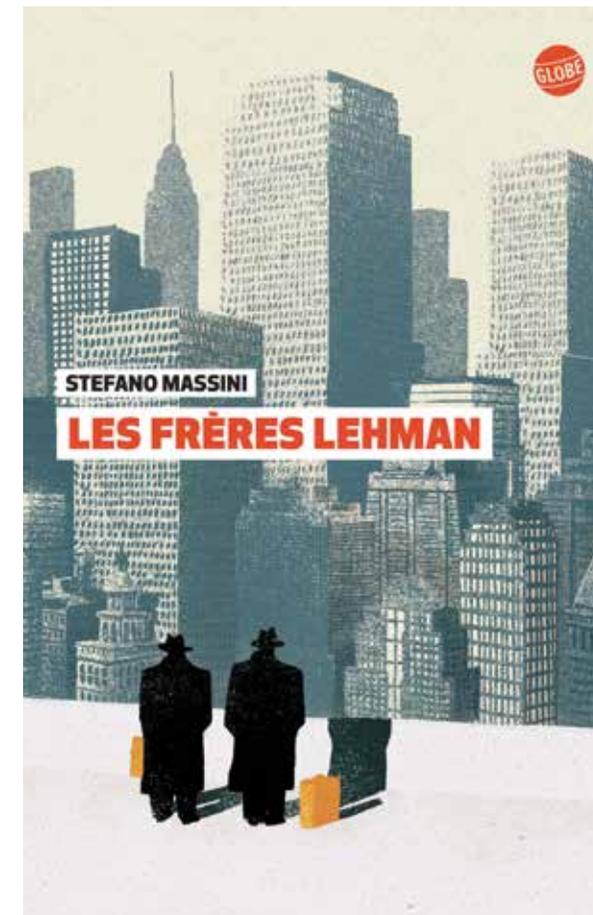
À PROPOS DES FRÈRES LEHMAN :

- Prix Medcis essai 2018
- Prix du meilleur livre étranger 2018

« Foisonnant, haletant, drolatique. » *Télérama*

« La puissance mythique des grand récits bibliques. » *Le Figaro littéraire*

« Les Frères Lehman s’imposent déjà comme une œuvre de référence. » *L’Humanité*



FÉVRIER

ANNA WIENER

## L'ÉTRANGE VALLÉE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Peronny

2013, l'an 37 après Steve Jobs. Facebook vient d'entrer en Bourse avec une valorisation de cent milliards de dollars, Apple va le faire bientôt pour dix fois plus. Les jeunes, brillants et fougueux, patrons de la Silicon Valley promettent au monde entier, pour son bien, rien de moins que l'ultime révolution, non sanglante. Une nouvelle façon de vivre, de commercer et de communiquer : plus vite, tout le temps, avec tous.

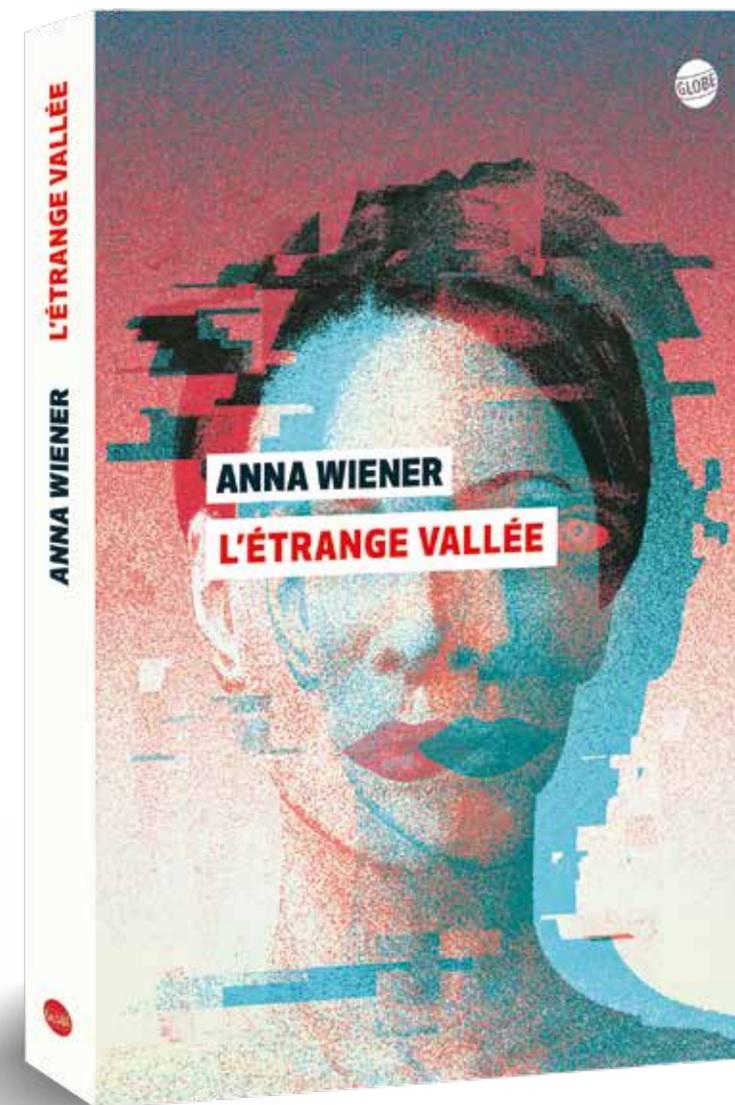
Dans le vieux monde et dans ses vieux métiers, on s'ennuie ferme et surtout, on gagne petit. Alors, Anna Wiener, vingt-cinq ans, quitte un emploi frustrant dans l'édition new-yorkaise et s'envole pour San Francisco et ses start-up spécialisées dans le Big Data. Elle plonge dans le monde merveilleux de l'hyper-productivité souriante, de l'efficacité extravagante et de l'immédiateté surréaliste,

aux mains de jeunes gens qui jonglent avec les millions et le verbe disrupter. On aurait dû se méfier. En anglais, il veut dire détruire. Que faire ? Invoquer le mantra « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » ? Mais qui a lu Rabelais ? Et, de toute façon, dans la Vallée, personne ne vous entend crier. Alors, Anna raconte, incisive, tantôt sardonique, tantôt candide, ses découvertes. Elle retrace le passage insensible de l'industrie de la Tech du statut de sauveur du monde autoproclamé à la tragique réalité de menace pour la démocratie doublée d'un rival de Wall Street. Son livre est un rare témoignage à la première personne qui pourrait s'intituler *Les Illusions perdues 2016* – année de l'élection de Donald Trump, catastrophe dans laquelle les révolutionnaires susnommés ne sont pas innocents.

« La Joan Didion de la Silicon Valley. » Rebecca Solnit

« Un cocktail rare mêlant portraits tordants de nos travers contemporains, réflexion grave sur la colonisation de nos vies par la Silicon Valley et récit intime d'une quête de sens professionnelle et personnelle. À lire absolument ! »

William Finnegan



9 782211 310109

NON FICTION

320 PAGES - 22 EUROS

978-2-211-31010-9

PARUTION LE 10 FÉVRIER 2021

CONTACT PRESSE : [Arnaud Labory](mailto:Arnaud Labory) - [alabory@agencelabande.com](mailto:alabory@agencelabande.com)

# Anna Wiener

Anna Wiener a grandi à Brooklyn et étudié les humanités. Après une expérience professionnelle décevante dans l'édition, elle a eu l'occasion d'analyser de l'intérieur le fonctionnement des start-up technologiques de la Silicon Valley, et les dérives immorales et l'auto-aveuglement de chefs d'entreprise dont l'ambition affichée était pourtant de « changer le monde ». Son premier livre, *L'Étrange Vallée*, le récit caustique de ses trois années passées dans la Silicon Valley, a été acclamé par la critique. Elle écrit aujourd'hui pour *The Atlantic*, *The New Republic* et principalement *The New-Yorker*, toujours sur ce même sujet.



# Interview

## Anna Wiener

**Vous montrez dans ce livre comment les entreprises de technologie se présentent comme des outsiders sur le marché du travail, voire de gentilles boîtes subversives, de façon à pratiquer ensuite en toute impunité des abus de pouvoir très classiques : sexisme, harcèlement, etc.**

De nombreuses entreprises de nouvelles technologies démarrent comme des petits boulots artisanaux nés dans un garage, décousus, inorganisés, dont la principale vertu est d'être hyper-rapides, sans les lourdeurs des grosses machines. Eux font les choses différemment : mieux ou plus vite. Et donc, leur culture d'entreprise est celle de l'irrévérence anti-académique. C'est très sympathique et flatteur. Auto-flatteur. Mais ça reste en surface. Pendant qu'ils répètent que Mark Zuckerberg porte le même T-shirt tous les jours de façon à éliminer une décision de sa liste de décisions quotidiennes à prendre, pendant qu'ils expliquent que, dans telle petite start-up, tous les employés ont des chaussettes fantaisie, ils ne réfléchissent pas aux structures de pouvoir, à la manière dont ceux qui financent ou fondent les start-up ont été sélectionnés pour servir des ambitions de « disruption ». Il y a même une réticence à penser au pouvoir à tous les niveaux. C'est drôle quand on pense à ce que sont devenus Google ou Facebook.

**Vous qui avez étudié les sciences humaines, vous vous êtes retrouvée au milieu de gens formés à penser comme des ingénieurs. Comment avez-vous vu cette différence le temps de votre passage dans l'univers merveilleux de la technologie ?**

Je ne sais même pas si cela a trait à l'éducation. Beaucoup de gens avec qui j'ai travaillé sont des ingénieurs en logiciels issus des sciences humaines, aux profils finalement très similaires au mien. Il s'agit davantage du système de valeurs de l'industrie et de ceux qui y travaillent. Certaines choses prennent du temps : analyser un contexte, étudier l'histoire, réfléchir... Or, dans l'univers de la technologie, en raison des contraintes et des incitations du business model, on est en permanence poussé à accélérer, à croître sans arrêt, à réagir rapidement, et ce, non pas tant pour réfléchir que pour ajuster et peaufiner – le tout avec beaucoup d'emphase. Cette façon de faire a des conséquences logiques : des gens appliquent des cadres économiques aux problèmes sociaux. Ce n'est pas une mentalité d'ingénieur qui dicte des choix mais des valeurs qui sont celles d'un logiciel.

# Extrait

## L'Étrange vallée

Selon la personne que vous interrogez, nous assistions soit à l'apogée, au point de bascule ou au lent déclin des startups de la Silicon Valley : ce que les cyniques traitaient de bulle, ce que les optimistes appelaient l'avenir et ce que mes futurs collègues, grisés par les vapeurs d'un potentiel historique, qualifiaient d'écosystème. Un réseau social que tout le monde détestait, mais dont personne ne pouvait se passer, venait de faire son entrée en Bourse avec une valorisation de plus de cent milliards de dollars. En visio depuis le siège californien de la société, son célèbre fondateur avait sonné, tout sourire, l'ouverture de la séance à Wall Street, sonnait par là même le glas de l'immobilier abordable à San Francisco. Deux cents millions d'utilisateurs se connectaient régulièrement à une plate-forme de *micro-blogging* qui les aidait à se sentir proches de célébrités et de parfaits inconnus qu'ils haïraient sans doute dans la vraie vie. L'intelligence artificielle et la réalité virtuelle étaient (ou revenaient) à la mode. Les voitures sans chauffeur étaient considérées comme un incontournable progrès. Tout migrait vers les téléphones mobiles. Tout migrait vers le *cloud*, qui n'était en réalité qu'un *data center* quelconque situé au fin fond du Texas, à Cork ou en Bavière – mais nul ne s'en souciait. Tout le monde s'en remettait à lui.

Un vent d'optimisme soufflait, cette année-là : il semblait n'y avoir aucun obstacle, aucune limite, aucune mauvaise idée dans l'air. C'était l'optimisme du capital, du pouvoir et des opportunités. Partout où l'argent changeait de mains, il était suivi de près par un cortège de technologues entreprenants et de diplômés

de MBA\*. La *disruption* était partout, et rien ne pouvait lui échapper : partitions de musique, location de smokings, petits plats maison, location d'appartement, mariages, opérations bancaires, accessoires de rasage, lignes de crédit, nettoyage à sec et méthode de contraception rythmique. Un site web permettant aux particuliers de sous-louer leur allée de garage avait réussi une levée de fonds de quatre millions de dollars auprès des plus prestigieuses sociétés d'investissement de Sand Hill Road\*\*. [...]

C'était l'avènement de l'ère des « licornes », ces startups valorisées à plus d'un milliard par leurs investisseurs. Un capital-risqueur renommé avait déclaré dans la tribune d'un journal économique international que les logiciels étaient en train de dévorer le monde, affirmation aussitôt reprise dans quantité de *pitch decks* (ces présentations marketing visant à séduire les investisseurs), de communiqués de presse et d'offres d'emploi comme si elle démontrait quelque chose ; comme s'il ne s'agissait pas d'une simple métaphore grossière et maladroite, mais d'une caution. Hors de la Silicon Valley, on semblait déterminé à ne pas prendre tout cela trop au sérieux. Le sentiment général était que cette nouvelle bulle, comme la précédente, finirait par éclater. Pendant ce temps, l'industrie numérique étendait tranquillement son ombre au-delà du monde restreint des futuristes et des geeks pour s'immiscer dans la trame de nos vies quotidiennes.

\* Master of Business Administration (ou master en administration des affaires). (Toutes les notes sont de la traductrice.)

\*\* Route située à Menlo Park, en Californie, à l'ouest de la Silicon Valley, célèbre pour sa concentration d'investisseurs en capital-risque.

MARS

## ANTONIO PENNACCHI

# DIOMEDE - LES PERUZZI

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

Les Peruzzi! Cette grande famille de paysans sans terre aux dix-sept enfants, embarquée par Benito Mussolini dans l'aventure du fascisme et ses chantiers spectaculaires, se trouve comme l'Europe entière dans le tourbillon de la guerre qui réussit l'impensable: diviser la famille, faire que des frères se battent à mort dans des camps opposés, Chemises noires, Armée royale, Résistance. Pourtant, tous veulent la même chose: libérer leur ville de Littoria, libérer leur peuple, libérer l'Italie entière! Avec le débarquement, les marais pontins sont dévastés, les villages pillés, et les Peruzzi contraints de s'exiler dans les montagnes comme des milliers de malheureux. Le cousin

Diomede, lui, le rouquin bâtard, débrouillard et chanceux de dix-huit ans, prend la tangente et saisit sa chance. Il est au bon endroit au bon moment, dans les ruines fumantes de la Banque d'Italie d'où s'échappent les dollars. La reconstruction que tous appellent de leurs vœux, c'est lui qui va l'incarner. Devenir riche, courir partout, bâtir des villes entières, se faire appeler *Big Boss* par les Américains? Oui, c'est possible, car impossible n'est pas Peruzzi!

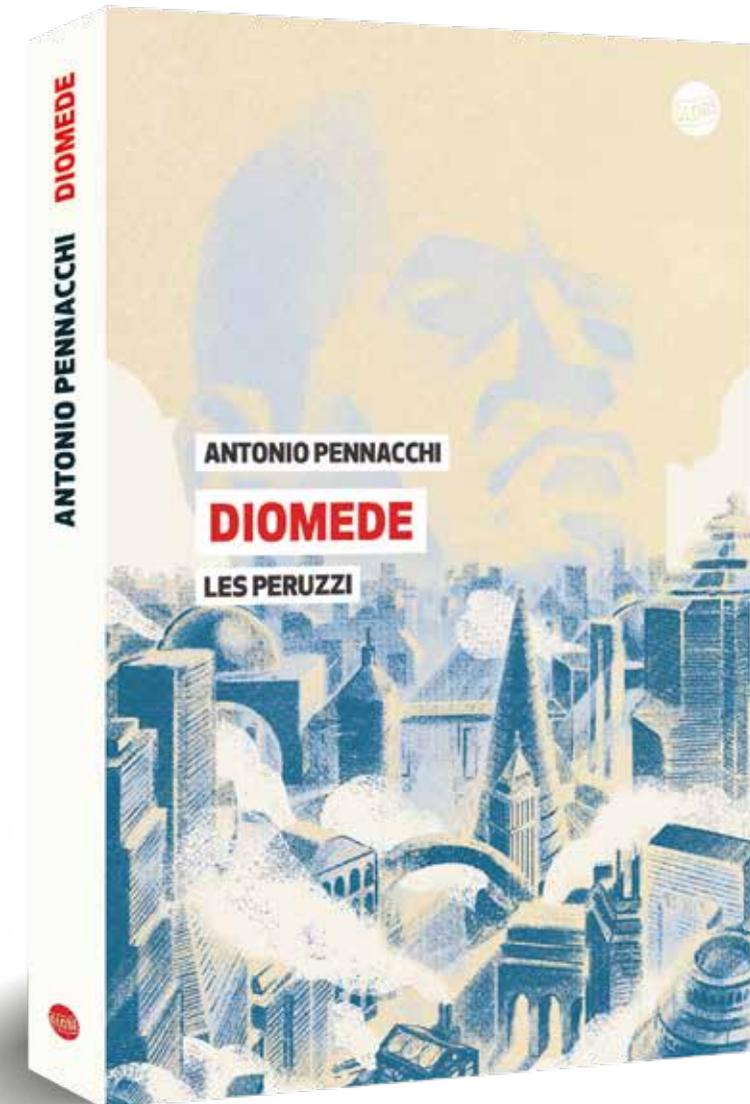
Grâce à la verve intarissable d'Antonio Pennacchi, un demi-siècle d'histoire italienne défile à bride abattue. Et ce western familial, d'une ironie teintée de magie, donne un nom propre aux événements. La Mafia avait les Corleone, le peuple a les Peruzzi!

Après *Canal Mussolini*, Prix Strega 2010, le nouveau livre d'Antonio Pennacchi.

« Quand on lit Pennacchi, on a clairement l'impression d'avoir affaire à ce que Dante appelait la langue la plus noble. » *Libero*

« Pennacchi possède le souffle des plus grands écrivains et la science du roman populaire. » *La Repubblica*

« Une polyphonie pleine de souffle où se mêlent l'Histoire et l'épopée, la chanson populaire et le mythe. » *Il Mattino*



9 782211 302579

ROMAN

480 PAGES - 23 EUROS

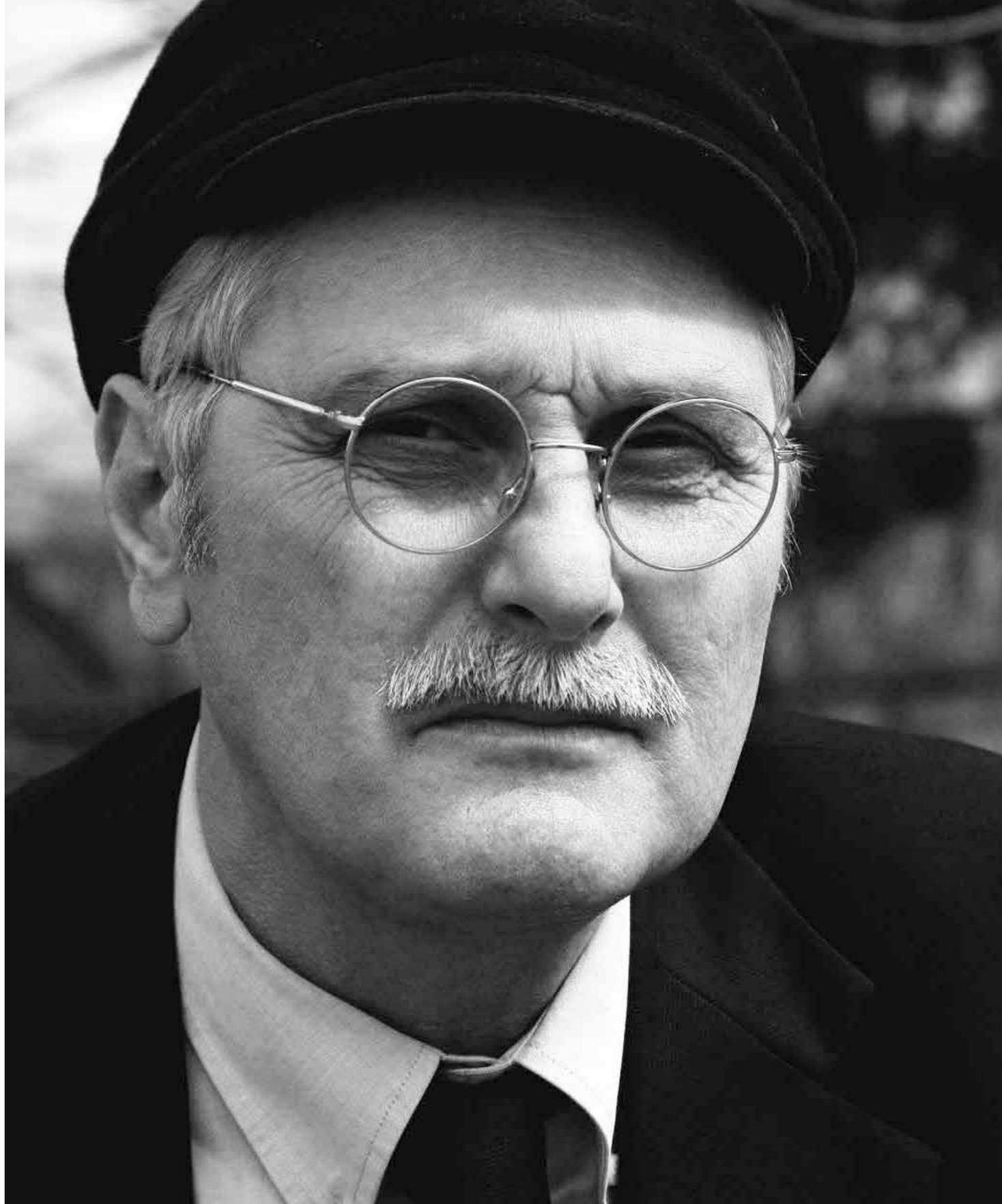
978-2-211-30257-9

PARUTION LE 10 MARS 2021

CONTACT PRESSE : Marie-Laure Walckenaer - walckenaerml@gmail.com

# Antonio Pennacchi

Antonio Pennacchi est né en 1950 à Latina, dans les marais pontins, au sein d'une famille nombreuse qui inspire toute son œuvre. Expulsé du MSI, le parti néofasciste, à 17 ans, il s'engage alors à l'extrême gauche. Ouvrier pendant trente-cinq ans, il profite d'une période de chômage technique pour passer une maîtrise de lettres à Rome, puis se lance dans l'écriture et publie coup sur coup neuf livres, dont *Mon frère est fils unique*, porté à l'écran en 2007. *Canal Mussolini*, prix Strega 2010, est un énorme succès critique et public. C'est le début d'une saga en quatre tomes, à paraître aux éditions Globe, dont l'auteur dit : « Ce livre est la raison pour laquelle je suis venu au monde. »



# Interview

## Antonio Pennacchi

**Antonio Pennacchi, vous dites que vous êtes «venu au monde pour écrire ce livre», pour raconter l'histoire de votre terre, de votre famille, de votre patrie, que vous en avez eu le désir dès l'enfance, à 7 ans. Racontez-nous cette prise de conscience.**

J'ai appris à lire et à écrire à l'âge de six ans avec une cousine qui venait d'obtenir son diplôme d'institutrice. C'était l'été 1956 et je me trouvais à la campagne, chez mon oncle Iseo. En septembre j'ai passé l'examen en candidat libre à Borgo Carso et en octobre, de retour à Latina, je suis entré en primaire. Mais là-bas, à la campagne – auprès de mon oncle Iseo, qui me racontait des histoires ensorcelantes quand j'allais avec lui à l'étable voir les vaches ou dans les champs ramasser le foin –, j'ai compris, au fur et à mesure que j'épelais les mots et que je traçais les signes, qu'il me faudrait un jour écrire, à partir de ses récits, l'histoire du domaine, de notre famille et de l'exode qui la conduisit de la Vénétie jusqu'à la plaine pontine. J'avais l'impression de le lui devoir, de le devoir à nos défunts. Pendant plus de trente ans toutefois je me suis dérobé à cette tâche. Je la renvoyais toujours à plus tard – « Je le ferai demain. Aujourd'hui, Seigneur, éloigne de moi cette coupe », car pour moi l'écriture est synonyme de souffrance –, ne songeant qu'à vivre. Politique, épouse, enfants et trente ans de travail de nuit à l'usine, avec les ennuis, les batailles et les combats syndicalistes. C'est à la mort de mon père, en 1986 – comme s'il m'avait dit : « Bon, maintenant ça suffit, il est temps que tu grandisses » –, que j'ai accepté ma croix et que je me suis mis à l'œuvre.

**Vous avez été ouvrier d'usine pendant trente ans. Vos livres sont irrigués par une vaste culture grecque, latine, biblique, historique, et par les poètes et les philosophes. Vous avez tout lu ! Mais où et quand ? La culture était-elle une valeur dans votre famille ?**

Non, vous vous trompez, je n'ai pas tout lu. J'ai lu beaucoup moins que je n'aurais dû et voulu. J'aurais bien aimé, mais personne n'y arrive et j'ai lu, hélas, uniquement ce que j'ai pu. Certes, quand nous étions enfants, ma mère nous couvrait de livres – c'étaient ses seuls cadeaux –, depuis *L'Île mystérieuse* jusqu'à *Sans famille* en passant par *Martin Eden*, *Croc-Blanc*, *Capitaines courageux*. J'ai continué, y compris la nuit à l'usine – quand le contrôle des contremaîtres se relâchait et que j'étais déjà inscrit à l'université –, pendant que les machines tournaient, je tirais de temps en temps un livre de mon sac à dos et m'y plongeais.

**On en comprend plus long sur l'histoire de l'Italie grâce à l'évolution de vos personnages et à leurs aveux, leurs réflexions sans langue de bois qu'en lisant traités, mémoires et manuels. Pensez-vous qu'on pourrait enseigner l'Histoire par les romans ?**

Je m'en remets à Montaigne : « Je n'enseigne pas, je raconte », disait-il déjà. La connaissance de l'Histoire requiert nécessairement l'étude des documents et des traités, mais la littérature en soi n'est pas la pure description du réel, elle n'est pas la réalité. Cette dernière est le domaine du journalisme – en ce qui concerne le présent immédiat – et des études spécialisées, justement. La littérature est représentation, elle ne propose donc pas les « choses », elle propose le « sentiment » des choses, c'est-à-dire la « façon de les sentir », de les

percevoir. Ainsi les romans historiques – quand ils sont bien faits – ne peuvent pas enseigner l'Histoire plus fidèlement que les traités et les manuels, mais ils peuvent certainement décrire beaucoup mieux le « sentiment général » du temps et de l'Histoire.

**Votre texte est parsemé de parallèles avec notre époque et ses hypocrisies, et vous écrivez que « plus nous avançons, plus nous faisons des manières ». Mais pas vous ! Vous êtes une forte tête, vous aussi. Peut-on dire « un écrivain engagé » ?**

Je ne sais pas. Je cherche – dans le présent ou dans le passé récent – les vérités cachées dans les replis, les constantes du processus historique, la phénoménologie des rapports de pouvoir de l'élite sur la masse. Autrefois – dans ma jeunesse –, l'expression « écrivain engagé » désignait l'intellectuel organique à la Gramsci, qui mettait son travail au service de la lutte ouvrière et du Parti

communiste, son représentant. Aujourd'hui le PCI a disparu et la classe ouvrière a cessé d'être un possible sujet révolutionnaire, émancipateur. On assiste dans le monde entier à la prolétarianisation incontestée de toutes les couches inférieures face au capitalisme financier. Je n'y peux rien. Je viens de la classe ouvrière, mes meilleurs amis sont mes anciens camarades d'usine, mon père était un ouvrier, mes grands-parents et mes oncles étaient tous des paysans. Dans quel camp puis-je me ranger, à votre avis ? Je reste du côté des peuples opprimés et des classes inférieures, je continue comme autrefois à espérer et à me battre – en racontant l'histoire du point de vue des derniers – pour le socialisme, la justice, l'égalité et la liberté de tous. Si cela signifie « engagé », alors, d'accord, je suis encore plus engagé qu'à l'époque où j'organisais des piquets de grève devant l'usine. Mais comme un « électron libre », sans parti, sans courant, sans plus recevoir d'ordres de personne. Bon, sauf de ma femme parfois.

## Questions à Nathalie Bauer Traductrice de *Diomede*

**Nathalie Bauer, qu'avez-vous pensé et ressenti à votre première lecture de ces livres ?**

J'ai lu les épreuves du premier tome des *Peruzzi*, *Canal Mussolini* quelques mois avant sa sortie (2010) pour un éditeur parisien. Je me rappelle exactement où je me trouvais et ce que j'ai ressenti au fil des pages. Cela m'est arrivé quatre ou cinq fois, pas plus, en trente années de lecture professionnelle. Je vivais alors en Calabre et en levant la tête je pouvais voir le Stromboli à travers

ma fenêtre. J'étais impressionnée par ce tour de force littéraire, par la virtuosité du style, par le ton mêlant l'humour, l'ironie, la liberté de parole et le romanesque à un brin de réalisme magique, mais aussi par l'histoire de ces personnages hauts en couleur qui s'entrelevaient avec l'histoire de l'Italie. J'ai lu ce gros roman tout d'une traite, certaine d'avoir un chef-d'œuvre entre les mains et désirant ardemment le traduire. J'ai apprécié tout autant le nouvel opus de cette grande fresque.

**Cette traduction a été (est, puisque les deux tomes suivants sont en chantier) un défi. Comment avez-vous procédé pour faire entendre les différentes voix du récit ?**

La langue, ou plutôt les langues, sont fondamentales dans cette saga, parce qu'elles sont l'outil du récit par excellence, du récit « oral », le récit traditionnel de la veillée, le fameux « filò » (« Ce qui compte, c'est la tradition, la langue de celui qui raconte », explique le narrateur). Les dialectes italiens, qui diffèrent selon les zones géographiques, n'ont rien à voir avec les patois français, car ils sont parlés par toutes les classes sociales et par tous les âges, ce qui restreint l'usage de l'argot (inexistant en Italie) à quelques cas précis. Les trois dialectes présents ici distinguent, d'un côté, les colons de l'aire ferraraise (la famille des Peruzzi) ; de l'autre, les habitants de la plaine pontine ; enfin, quelques personnages secondaires, napolitains. Pour rendre l'effet de surprise produit sur le lecteur italien, j'ai traduit le parler des colons par des contractions, des élisions, des aphérèses et des apocopes, ainsi que par des mots inventés (« beilles » pour « abeilles », « fistonne » pour « fille », « frotoir » pour « balai », « l'est » pour « il est ») ; j'ai glissé des interjections dans le discours des habitants du Latium afin de créer une sorte de tic de langage (« mouais », « purée », « pétard ») ; enfin, pour le napolitain, j'ai ajouté çà et là des terminaisons fantaisistes (« les tomates d'aujourd'hui sont bien meilleures, elles sont moderneuses et elles sont fascisteuses », dit un agronome). Mais la portée des dialectes n'est pas uniquement géographique. L'auteur en joue pour ridiculiser certains personnages historiques. Ainsi c'est en vénéto-ferrarais qu'il fait dialoguer Hitler et Mussolini : « Tu sais, Dolf, j'rgrette vrament,

mais essaie d'comprendre et d'me faciliter les choses : nous aut', on jette l'éponge, j'en peux pus, faut vrament qu'on d'mande la capitulation », dit par exemple le second au premier en 1943.

**Quelle est la place de Pennacchi en Italie, et que peut-il apporter au public français ?**

Antonio Pennacchi est à mon sens le plus grand écrivain italien vivant, il possède une science du récit circulaire qui le rattache non seulement aux conteurs et ménestrels d'autrefois, mais aussi aux poètes antiques. Je pense ainsi à la circularité du « cycle épique », à *L'Odyssée* ou à *L'Énéide*. De fait, il est pétri de littérature grecque et latine. Il offre également à travers cette saga une possibilité de lecture très originale de l'histoire italienne tout au long du xx<sup>e</sup> siècle, une histoire complexe et tourmentée qui n'est, hélas, connue des Français que dans les grandes lignes. À travers les aventures de sa propre famille/de ses personnages et une réflexion historique qui n'a rien de « politiquement correct » ni de confortable, il nous montre la réalité du pays, en particulier l'engouement de la plupart des Italiens pour Mussolini avant son rejet en bloc, thèse qui fait bien sûr grincer des dents aujourd'hui. Il décrit les forces à l'œuvre et le fruit de leur conjonction : « L'histoire – le réel – n'est qu'un champ de force dans lequel agissent et concourent un nombre quasi infini de facteurs, y compris contraires. Et tous ces vecteurs déterminent [...] aussi bien les événements généraux que les aventures ou les mésaventures individuelles. » Et il s'y emploie avec brio en utilisant tous les instruments dont peut disposer un écrivain.

À PROPOS DE CANAL MUSSOLINI:

« Le destin des Peruzzi est pris dans celui de l'Italie. La politique, le sentiment et l'action sont tressés d'une main ferme. » *Libération*

« Antonio Pennacchi est un écrivain qui pratique la littérature comme un art de combat et n'a pas peur des défis ambitieux. » *Le Monde des livres*

« De l'exode des Peruzzi, Pennacchi a fait une sorte de western, une épopée. » *Lire*

« Il joue du grand angle, de la saga, du Technicolor. » *Marianne*

« Une truculence éblouissante et une ironie empreinte de bienveillance. » *Le Nouvel Observateur*

« Avec le roman de sa vie, Pennacchi nous délivre le grand livre de la faiblesse des hommes, imposée par l'absurdité de leur condition. » *Les Échos*

« Pennacchi relit un demi-siècle d'histoire italienne fasciste avec une verve paysanne bourrée d'humour et une franchise politiquement incorrecte aussi stupéfiante que désarmante. » *La Vie*

« L'écriture, mêlant tournures archaïques et truculence délirante, vient encore renforcer la puissance d'évocation de cette œuvre époustouflante. » *Le Progrès*

MARS

## KATIXA AGIRRE PAS LES MÈRES

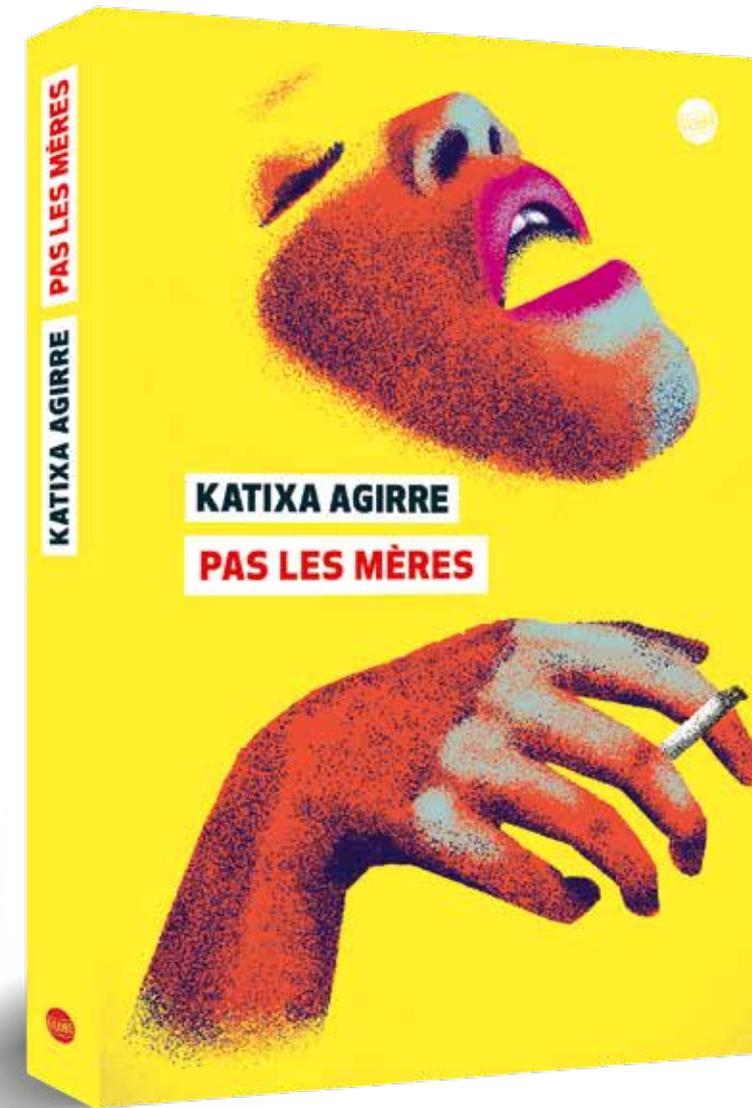
Traduit de l'espagnol (Espagne) par Lise Belperron

C'est fou le nombre de choses que les mères ne font pas : boire, faire la fête, avoir une vie, voir du monde, écrire. Alors qu'elle fait ses premiers pas balbutiants dans la maternité, une romancière à succès apprend qu'une de ses anciennes connaissances vient de noyer ses jumeaux. Le fait divers secoue toute l'Espagne, mais pour elle, l'histoire devient une obsession. Elle demande un congé sabbatique, non tant pour élever son enfant que pour se lancer dans une enquête vertigineuse sur ce crime.

En s'attaquant au tabou des tabous, l'infanticide, en questionnant le rapport entre maternité et création, avec Doris Lessing ou Sylvia Plath, en évoquant sans fard la vie secrète, solitaire et

ennuyeuse, de la jeune maman, en croisant le fer avec les « mères à l'enfant » triomphantes et caricaturales des magazines, Katixa Agirre questionne la violence, l'ambivalence et les bouleversements que charrie l'enfantement dans une société résolue à les passer sous silence. Elle ne donne pas de réponse. Elle se contemple dans un miroir trouble et obscur. Son roman, mené comme un thriller, mêle brillamment chronique judiciaire et récit intime, et met en lumière les fragilités et les gouffres méconnus des mères débutantes. Il n'en est que plus perturbant, courageux et nécessaire.

« Véritable phénomène éditorial à quelques semaines de sa publication, c'est un roman qui penche parfois vers l'essai, brutal et vrai comme la vie même. [...] Magnifiquement écrit, le roman déboulonne les mythes de la maternité en s'attaquant à quelques tabous – l'ennui ou le caractère radicalement vulnérable de l'enfance. Un bijou de la littérature au féminin. » *Elle Espagne*



9 782211 310086

ROMAN

224 PAGES - 20 EUROS

978-2-211-31008-6

PARUTION LE 17 MARS 2021

CONTACT PRESSE : Marie-Laure Walckenaer - walckenaerml@gmail.com

# Katixa Agirre

Katixa Agirre est née au Pays basque espagnol en 1981. Diplômée en communication audiovisuelle, elle enseigne à l'université du Pays basque et vit à Bilbao. Après plusieurs recueils de nouvelles et livres pour enfants, son premier roman, *Los Turistas desganados*, est paru en 2017, a été traduit en plusieurs langues et lui a valu le prix 111 Akademia. Katixa Agirre a traduit elle-même en espagnol son deuxième roman, *Las madres, no*, inspiré de plusieurs fait divers et nourri par une réflexion décapante. Réimprimé quatre fois, il a reçu un accueil enthousiaste en Espagne et sera traduit dans quatre autres langues européennes (néerlandais, catalan, anglais, français).



# Interview

## Katixa Agirre

**Katixa Agirre, votre livre bouscule de nombreux tabous en évoquant l'infanticide et les paradoxes de la maternité. Publié dans une toute petite maison, très récente, qui ne publie que des femmes, il a reçu un accueil enthousiaste en Espagne. Notre époque est-elle donc mûre ?**

Oui, je pense qu'il y avait un appétit de lire enfin sans complexes sur certaines thématiques, et la maternité en fait partie, je veux parler des thématiques considérées historiquement comme des sujets féminins et donc « de deuxième classe ».

**Quelle a été la genèse du récit et comment avez-vous procédé pour écrire toujours sur un fil tendu : ni reportage, ni introspection, ni autofiction, ni roman à thèse, et néanmoins un peu de tout cela entrelacé, plus, comme il est dit à la fin, « l'alchimie de la littérature » ?**

Je voulais parler de la maternité, un sujet qui me touchait de très près et sur lequel j'avais beaucoup lu, mais c'est quand j'ai imaginé la trame fictionnelle, le crime, et sa narration sur le mode du true crime, que le roman a pris forme. Je dois avouer que c'est en lisant *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère que la première étincelle de fiction s'est enflammée. Il m'est venu à l'esprit que si, au lieu d'un homme, ç'avait été une femme qui avait commis tous ces crimes horribles, et plus concrètement une femme contre ses propres enfants, l'histoire aurait été beaucoup plus difficile à digérer. Peut-on trouver une logique pour un

crime pareil, ou doit-on se contenter de penser qu'il relève de la folie ? C'est avec cette idée en tête, ma propre expérience de mère et quelques bribes d'essai, que j'ai construit peu à peu l'ossature du roman.

**Ce texte acerbe est parcouru d'humour. Il y a notamment un paragraphe très drôle sur le vocabulaire sinistre, médical, technique, latin, de la grossesse et de l'accouchement : meconium, lanugo, amniocentèse, progestérone, vernix, prodromes, colostrum. Des mots plaqués par des hommes de science sur la réalité poétique de l'enfantement. Vous proposez d'utiliser plutôt le vocabulaire nautique... Mais ne faudrait-il pas inventer des mots nouveaux ?**

Peut-être. Le tout consiste à renverser l'inertie historique qui veut qu'une autorité masculine (et blanche, européenne, etc) ait le droit de nommer les choses, alors que le reste du monde est nommé. Il y a là des violences et des jeux de pouvoir très importants qui passent très souvent inaperçus. Quand nous nommons le monde nous nous émancipons, si on nous le donne déjà nommé, on nous l'impose. D'où le titre aussi, *Pas les mères*, les mères n'écrivent pas, parce que jusqu'à maintenant on les a écrites, ce sont les autres qui ont dit ce qu'elles devaient être, ressentir, et comment elles devaient se comporter, alors qu'on écoute rarement la voix des mères.

# Question à

## Lise Belperron

### Traductrice de *Pas les mères*

**Lise Belperron, comment avez-vous découvert ce livre et qu'est-ce qui vous a donné envie de le traduire ?**

*Pas les mères* c'est d'abord un titre aperçu dans une quelconque liste des « meilleurs livres de l'année » : *Las Madres, no*. Un titre tellement intrigant, ambigu, que j'ai couru lire l'incipit : rien de tel qu'une phrase tronquée pour vous appâter.

Je n'ai pas été déçue.

Dans une ambiance un peu thriller, le premier chapitre décrit froidement un horrible infanticide : pas banal, pour un livre qui s'intéresse à la maternité. Et puis, il y a la voix de la narratrice, puissante et sincère, qui n'a pas peur d'attaquer au marteau-piqueur quelques-uns de nos plus grands tabous. Je l'ai lu d'une traite, et j'ai tout de suite eu envie de le traduire.

Depuis quelques années, notamment sous l'influence de l'œuvre d'Emmanuel Carrère

(*L'Adversaire*, qui a beaucoup marqué les esprits), l'Espagne découvre à la fois l'« autofiction » et le « roman vrai », c'est-à-dire le droit qu'a l'auteur.ice de se mettre en scène dans ses textes et de parler de choses réelles. La jeune littérature hispanique en profite pour explorer les marges de la littérature : deuil, maladie, addiction, épisodes historiques récents, faits divers. Des textes hybrides, impurs, qui mélangent les faits inventés et les récits de vie, font parfois des incursions du côté de l'essai, du pamphlet, de la chronique judiciaire. Des livres qui semblent nous parler sans détour, comme la lettre d'un ami, ou une conversation prolongée, autour d'un verre. Ils nous troublent parce qu'ils s'adressent à nous *personnellement*, mais aussi parce qu'ils font entrer en littérature des objets qui n'y avaient pas leur place. Un peu d'air, en somme – encore qu'en l'occurrence, ce ne soit pas tout à fait certain...

**« *Pas les mères* est de la littérature de tout premier plan, psychologique sans être pesante. » Juan Marqués, *El Mundo***

**« *Pas les mères* est un roman addictif, un thriller surprenant. » *La Vanguardia***

**« À mi-chemin entre le thriller, l'essai et la chronique journalistique supposée d'un assassinat fictif, le deuxième roman de l'autrice Katixa Agirre avance à un rythme trépidant. » *El Periódico***

AVRIL

JOY HARJO

## L'AUBE AMÉRICAINE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Héloïse Esquié

**28** mai 1830. Le président Jackson signe la loi de déportation des peuples amérindiens. Cinq tribus de l'Est, dont les Cherokees et les Creeks, prennent la route de l'exil, qui sera appelée « la Piste des larmes ». Avant le départ certains sont forcés d'assister à l'intrusion dans leurs maisons de colons armés de bibles et de fusils.

Parmi eux, l'ancêtre de Joy Harjo, Grand-père Monahwee, offre son portrait à l'un de ces gentlemen en le priant de le montrer à ses enfants et de leur raconter son histoire. Quant à moi, dit-il, je ne désire plus voir un seul visage blanc quand j'aurai franchi le Grand Fleuve et serai arrivé en Oklahoma. Il vivra presque centenaire et tiendra parole.»

Deux siècles plus tard, Joy Harjo décide de revenir sur ces terres par de vieilles pistes.

Pour dire l'espérance sans taire la colère. Pour rendre justice à la souffrance sans négliger l'amour intact de la Nature et de tous ses habitants. Pour maintenir la mémoire vive sans entraver le repos des morts. Pour accomplir les rituels, pour réparer ce qui peut l'être, pour épargner aux enfants et petits-enfants les nœuds inextricables des regrets.

Pour célébrer, en poète, les noces du deuil et de la paix de l'âme, de l'horreur et de l'aurore américaines.

*Bénissez-nous, ces terres, dit le souvenir.*

*Ces terres ne sont pas nos terres.*

*Ces terres ne sont pas vos terres.*

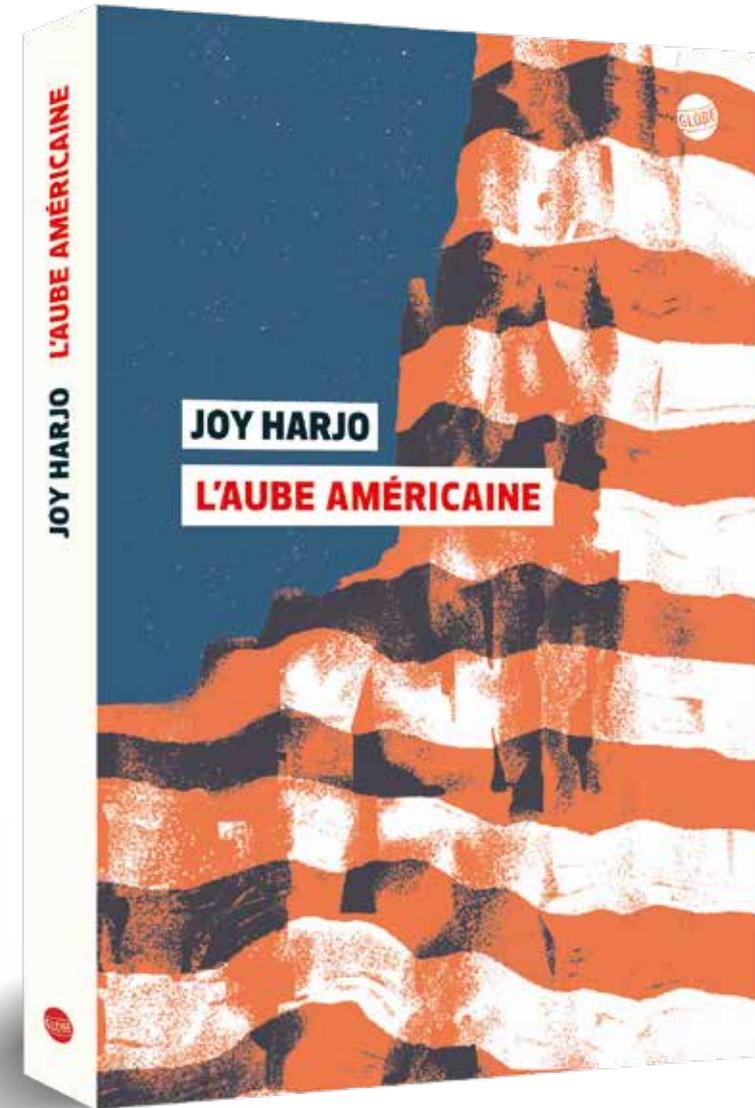
*Nous sommes cette terre.*

À PROPOS DE CRAZY BRAVE:

« Solaire, habitée, la poétesse amérindienne donne à entendre ses croyances, son histoire, et à travers elle, celle de tout son peuple. » *TTT Télérama*

« Un chant du monde à la pureté sans équivalent. » *L'Obs*

« *Crazy Brave* fait magnifiquement surgir les énergies flamboyantes qui traversent l'imaginaire de guerrière [de Joy Harjo]. » ★★★★★ *Lire*



9 782211 309530

POÉSIE

220 PAGES - 15 EUROS

978-2-211-30953-0

PARUTION LE 7 AVRIL 2021

CONTACT PRESSE : [Arnaud Labory - alabory@agencelabande.com](mailto:Arnaud Labory - alabory@agencelabande.com)

# Joy Harjo

Joy Harjo, née à Tulsa, Oklahoma, est membre de la nation Muscogee (Creek) et la descendante d'une lignée de guerriers et de chefs déportés en Oklahoma dans les années 1830. Auteur de dix recueils de poèmes, acclamée par la critique, elle a été nommée « Poète des États-Unis » par la Bibliothèque du Congrès en 2019 et 2020. Infatigable chanteuse, saxophoniste, performeuse, plasticienne, militante féministe, elle enseigne l'écriture créative à l'université du Tennessee et est la fondatrice du programme *For Girls Becoming*, destiné à permettre aux jeunes filles de sa nation de s'exprimer par les arts.



# Interview Joy Harjo

**Comment voyez-vous votre rôle de Poétesse lauréate ?**

Je dois avoir sept projets différents en tête, que j'essaie de fondre en un seul. J'estime que cette nomination prend place à une période cruciale pour ce pays et pour le monde, en particulier au regard du bouleversement des réalités politiques un peu partout. Au centre de cette réalité, un fait qu'on évoque parfois, mais tait trop souvent : notre communauté mondiale se trouve à un point de son histoire collective qui correspond à une situation écologique terrible.

**Dans votre nouveau recueil de poésie, *L'Aube américaine*, vous tracez une ligne directe entre la brutalité de la Piste des larmes et le traitement des immigrants d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud ces dernières années.**

En tant que Creek Muscogee, avec des racines familiales profondément ancrées dans ce qu'on appelle le Sud, j'ai observé ce phénomène. Quand je vois la façon dont sont traités ces gens, vous comprenez... il est arrivé la même chose à notre peuple. On tue les enfants. On sépare les enfants de leurs parents en les envoyant dans des écoles contrôlées par des missions et le gouvernement. On les arrachait à leurs familles, à leur culture, à leur peuple. En ce sens, c'est la même chose. Et c'est vraiment difficile de ne pas sombrer dans le désespoir pur et simple.

**C'est intéressant, parce que le titre du livre évoque un certain optimisme, et je me demande si c'était votre intention ou si vous pensiez à autre chose ?**

C'est que j'ai des enfants, des petits-enfants et des arrière-petits-enfants, et dans la culture Muscogee, tous les enfants que nous rencontrons sont nos enfants à tous : je dois faire ce que je peux pour créer un espace pour l'aube, pour qu'il y ait une aube. Alors j'ai le devoir d'aller dans cette direction.

**Ce livre est dédié aux enfants « pour qu'ils trouvent leur voie dans les ténèbres ». Vous vous souvenez d'un poème qui vous a donné de l'espoir dans votre enfance ?**

Oui, c'était « Je ne suis personne ! Qui êtes-vous ? » d'Emily Dickinson. Je ne veux pas avoir l'air de me glorifier, mais quand j'étais petite, j'ai toujours eu l'impression que j'avais une sorte de mission. Et la voie était souvent difficile chez moi. Je me sentais souvent seule, mais la solitude était, avant tout, un refuge. Car c'est aussi la place de l'artiste, la place du poète, la place du philosophe. C'est un lieu qui permet de sortir à l'aube avec les plantes et la nature. Et donc, en ce lieu, j'ai pu apprendre à me connaître moi-même. Ce poème m'a vraiment parlé, car, en le lisant, même petite fille, j'ai su qu'elle connaissait ce lieu.

**Vous avez dit un jour que la poésie « reflète directement ou inconsciemment l'état de l'État ». Et je me demandais ce que vous pensiez de l'état de l'État en ce moment ?**

Tout le monde veut un endroit où se sentir en sécurité, où l'on peut raisonnablement se dire qu'on sait ce qui va se passer demain, où l'on peut se réveiller dans un univers qui permet de se sentir soutenu. Où l'on sait qu'on peut pratiquer sa culture sans être jeté en prison, ni censuré, ni rien. La plupart des gens

désirent ça. Mais je crois que l'état de l'État est marqué par une grande insécurité, une insécurité qui n'épargne personne, à gauche comme à droite, si ces catégories ont encore un sens. Alors je crois que les gens sont vraiment à la recherche de lien et de confiance, afin de construire une sorte de stabilité – ils désirent être gouvernés par des dirigeants qui inspirent confiance car ils ont prouvé leur compassion, leur savoir, au cours de leur vie, et sont prêts à agir indépendamment de tous les clivages politiques. Ça, ce sont les vrais dirigeants. Les vrais dirigeants se soucient de la population, pas de l'opinion de ceux qui vont financer leurs campagnes.

**Il y a un magnifique poème sur votre mère, un texte poignant, dans ce recueil et je me demandais ce qu'elle penserait de votre statut de Poétesse lauréate, d'après vous ?**

Elle l'a pressenti avant de mourir. Elle n'a pas dit : « Tu vas être Poétesse lauréate », mais j'étais avec elle trois mois avant son décès. C'était une grande voyante, et je ne me souviens pas de ses mots exacts, mais elle m'a dit quelque chose comme : « Tu sais, tu n'as pas idée des choses merveilleuses qui vont se produire. »

Propos recueillis par Joe Heim, 14 janvier, 2020, *Washington Post*

## Questions à Héloïse Esquié Traductrice de *L'Aube américaine*

**Héloïse Esquié, connaissez-vous Joy Harjo avant d'aborder ce texte ?**

Non. Je l'ai découverte par ce texte, et me suis imprégnée de son autobiographie, de ses albums que j'ai beaucoup écoutés et qui m'ont subjuguée. Mais c'est sur ce recueil même que je me suis concentrée. Il est suffisamment fort pour donner son propre contexte, et s'il est important de saisir les allusions qui étoffent le contexte, il n'y a pas besoin d'y ajouter des éléments qui n'y sont pas.

La poésie de Joy Harjo n'est pas de celles qui s'imposent : au contraire, on dirait que sa pratique consiste à ménager dans le texte, de façon quasi chamanique, un espace inviolé où laisser jaillir la voix ancestrale qui, de l'espace, a été quasiment exclue, pour être propulsée dans un exil géographique, mais aussi culturel, une prison mentale qui s'est transmise de génération en génération et crée le contexte difficile d'où

Joy Harjo émerge pour se retrouver. Pour honorer « dans le passé » un présent dont l'ouverture lui a été refusée. Il s'agissait de ménager aussi un espace dans la langue française pour y laisser porter la voix de Joy Harjo, précise mais très douce, et les voix subtiles qu'elle convoque, étrangères à la langue dans laquelle elle écrit, l'anglais, puisque c'est en partie une œuvre de communion avec des ancêtres de langue Muskogee.

**Vous avez traduit l'autobiographie de Patti Smith. Cette expérience vous a-t-elle servi à rendre le rythme d'*Aube américaine* ? Plus généralement, faut-il une oreille musicale pour traduire des poèmes ?**

Pour Patti Smith, franchement non. *Just Kids* est clairement un livre narratif, très beau mais classique dans sa forme, distinct de la production musicale et poétique de Patti Smith, donc je ne

vois pas tellement de rapport avec le travail de Joy Harjo, même si on peut parfois trouver des points communs entre leur scansion et leur engagement dans ce qu'elles font ; Joy Harjo étant beaucoup plus politique. Chez elle, l'acte poétique, l'acte du chant, est un acte de résistance, c'est un acte de rupture avec une temporalité autoritaire, où la réalité de l'histoire de ses ancêtres fait un écho douloureux avec les déportations d'enfants qui ont eu cours dans l'Amérique trumpiste. Son refus s'exprime par la réaffirmation d'un lien inaliénable avec la Terre, la Nature, une conception du monde non anthropocentrique où la voix du poète vient faire chœur, parfois peut-être solo, mais ne s'élève pas seule – elle s'élève de concert avec le rythme des tambours des ancêtres, mais aussi des amis musiciens qui l'ont accompagnée, les poétesses américaines qui, en butte à la violence patriarcale, ont elles-mêmes fait entendre une voix d'émancipation qui fut un guide pour Joy Harjo : Emily Dickinson, Adrienne Rich, créant une lignée féminine/féministe qui augure d'une unité des combats.

Donc une oreille musicale, je ne sais pas. Un type d'attention, oui... Dans *Une aube américaine*, certains textes sont bien des textes de chanson. Il était important de leur restituer une musicalité, que je vais chercher en lisant mon travail à haute voix, par exemple. Mais si ces textes de chanson tiennent sur le papier, c'est parce qu'ils présentent à eux seuls des superpositions de formes et des rythmes, une adresse qui évoquent pour le lecteur une musique même dans le silence. C'est cette possibilité que je me suis efforcée de préserver.

Là où le travail se rapproche peut-être de l'interprétation musicale, c'est qu'il est très stratifié : il s'agit d'identifier la mélodie, métaphoriquement ou non, et de restituer une certaine direction, mais il y a énormément de retours dessus, de petits réglages, changements d'un ou deux mots qui font toute la différence dans la portée d'un vers, d'un poème. Sachant que je ne cherche surtout pas à imposer l'idée que je m'en fais, mais à entendre ce qui m'est donné par le texte même, et à le restituer avec un maximum de souplesse d'interprétation pour les lecteurs français.

### Pouvez-vous nous donner un exemple ?

Eh bien, il y a ce poème qui commence par « *It was way back, before there was a way back* ». Pour reprendre plus loin: « *It was way back, before there was no way back* ». On a là un jeu sur les deux sens de *way back* : un passé lointain, une route du retour. Ces vers disent énormément de choses, mais d'une manière très simple, avec l'efficacité et la concision d'une chanson folk. Dans le premier vers, « *before there was a way back* » évoque un passé où l'idée de « passé lointain », mais aussi l'idée de retour n'avaient pas lieu d'être : un passé vécu dans une temporalité cyclique, une présence à la Terre – réelle, car il s'agit d'un temps où les ancêtres de Joy Harjo n'avaient pas encore été déportés, déracinés et acculturés. Il était quasi impossible de restituer toutes ces idées dans une formule aussi concise – je trouvais cependant essentiel de conserver à ce vers introductif son efficacité : j'ai donc opté pour un « C'était dans le passé, avant qu'il n'y ait de passé/Où retourner ». J'ai un peu allongé la formule, mais cela m'a permis de filer la métaphore jusqu'au retour devenu impossible tout en gardant la superposition de formules jumelles et percutantes. Cet exemple sous réserve, car nous en sommes encore au stade de l'editing, et je peux encore revenir dessus.

### Comment s'y prend-on quand on a devant soi une telle variété de textes : chants, poèmes autobiographiques, mais aussi fragments historiques, mémoire familiale, bribes de textes de loi, évocation de la déportation des Amérindiens ? Avez-vous vérifié certains faits, vous êtes-vous documentée ?

Outre *Crazy Brave*, le roman autobiographique de Joy Harjo, j'ai consulté plusieurs documents sur les faits qu'elle évoque, découvrant une histoire d'atrocités dont je n'avais qu'une conscience vague, et je lui ai parfois demandé d'éclaircir certains contextes. Mais non, je lui fais une confiance absolue et je ne vais pas « vérifier » les faits qu'elle rapporte.

# Extrait

## L'Aube américaine

FUIR

[...]

Par la porte, dans la rue sombre de cette vieille ville indienne

Où il n'y a plus d'Indiens désormais.

J'avais peur du noir car je pouvais alors tout

Voir. La vérité avec ses yeux qui me rendaient

Mon regard fixe. La bouche des ténèbres avec ses dents de lune luisantes,

Pas de mot, juste un sifflement, un claquement.

Je pouvais entendre mon cœur souffrir

Avec les oreilles que j'ai *dans-le-noir*.

Je pensais pouvoir encaisser. Où était la fête ?

Ça fait un siècle qu'on a quitté nos terres avec les soldats américains dans notre dos.

La fête a démarré depuis longtemps dans le parking.

Il a fusé dans le noir, coupé mon élan d'un coup de poing.

Je suis tombée, me suis relevée.

Je pensais pouvoir supporter d'être une fille au cœur dans les

Bras. Je le portais pour la justice. Pour les droits de tous les Indiens.

Nous avions tous cette croix à porter.

Ces Anciens m'ont suivie, la taiseuse aux longs cheveux bruns,

La fille d'un guerrier qui refusait de renoncer.

Je n'étais pas encore prête, à balancer la croix.

J'ai couru et couru dans les rues de 2H du mat.

C'était ma façon de m'échapper. J'étais tout, sauf de l'Histoire.

J'étais le vent.

AVRIL

## MEGAN HUNTER HARPIE

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Cécile Roche

Voilà maintenant quelques années que Lucy Stevenson a délaissé aspirations personnelles et doctorat de lettres classiques pour jouer les épouses modèles et les jeunes mamans parfaites, capables de tout mener de front dans un quotidien répétitif mais, somme toute, confortable.

Un jour pourtant, un simple sms vient tout bouleverser. Un certain David Holmes lui apprend que sa femme, Vanessa, couche avec Jake, le mari de Lucy. Elle qui avait parfois des soupçons coupables, elle qui éprouvait le sentiment fugace de passer à côté de sa vie, la comparaison avec Vanessa l'achève. C'est une

collègue biologiste de Jake, la cinquantenaire accomplie, sans enfant. Une femme libre. Tout ce qu'elle n'est pas.

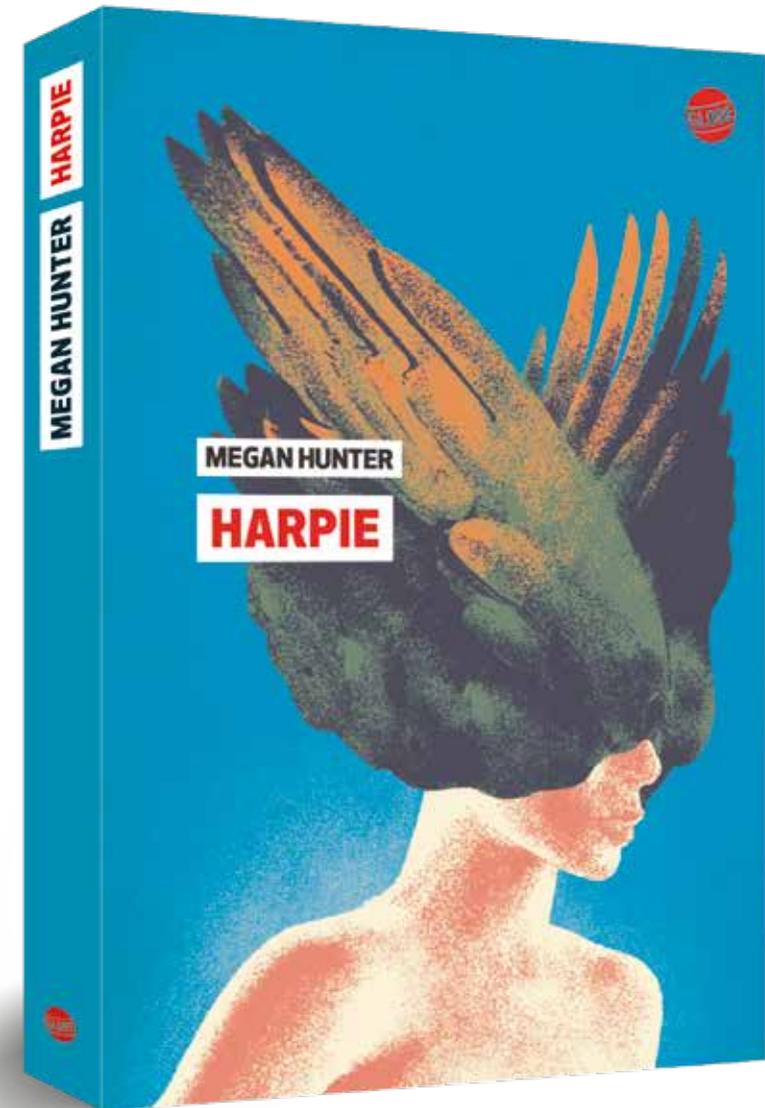
Pour survivre à la crise qui s'ensuit, Lucy commence à se dédoubler, à convoquer le mythe de la harpie, ressurgie de l'enfance et des études de lettres, et à vouer une passion aux catastrophes naturelles, tornades et tsunamis.

Le jour où Jake, pour en finir, lui propose de se venger, en le faisant souffrir trois fois, elle qui, avant, n'aurait pas fait de mal à une mouche, elle qui se croyait policière, civilisée, épouse modèle et femme aimante, elle est prête.

« *Harpie* questionne le lecteur : est-ce que la violence émotionnelle peut être détachée de son pendant physique et est-ce que l'une peut légitimer l'autre. » *The Guardian*

« Le récit de Lucy est irrésistible... Megan Hunter entretient le suspense jusqu'au dénouement de son conte. » *Publishers weekly*

« Megan Hunter écrit de façon viscérale et perspicace sur les thèmes qui l'habitent : les tabous sur le désir féminin et la colère ; la perte de soi qui survient avec la maternité ; les violences infligées aux corps des femmes à la fois par l'accouchement et les hommes. L'élan reste intact jusqu'à la conclusion hallucinatoire qui distingue ce mythe moderne saisissant et épuré des autres livres de domestic noir. » *Daily Mail*



9 782211 303569

ROMAN

224 PAGES - 21 EUROS

978-2-211-30356-9

PARUTION LE 14 AVRIL 2021

CONTACT PRESSE : Marie-Laure Walckenaer - walckenaerml@gmail.com

# Megan Hunter

Megan Hunter est née à Manchester en 1984 et vit aujourd'hui à Cambridge. Elle a étudié la littérature anglaise à l'université du Sussex et à Cambridge. Elle est l'auteur de nombreux poèmes remarquables. *La Fin d'où nous partons*, son premier roman publié chez Gallimard et traduit dans huit langues, a été très remarqué en Angleterre. Elle y explorait les angoisses et les émotions liées à la maternité tout en faisant écho aux questionnements actuels sur l'écologie, les migrations de population et l'effondrement de notre civilisation. Dans *Harpie*, son deuxième roman, elle excelle dans l'exploration du couple, de ses impasses et de la vie domestique.



# Interview

## Megan Hunter

**Les deux livres que vous avez publiés traitent notamment des angoisses liées à la maternité et à la vie domestique. Dans *La fin d'où nous partons*, vous évoquiez la maternité au prisme d'une montée des eaux sans précédent et d'une catastrophe écologique imminente. Pourquoi ce choix ?**

Ce qui me fascinait, c'était de pouvoir établir des rapprochements entre une dystopie mondiale et les bouleversements personnels qu'on rencontre, à une moindre échelle, quand on devient parent. Mon point de départ consistait à rendre cette atmosphère particulière, ce sentiment d'aliénation et de distanciation du quotidien, à l'œuvre dans les deux cas. Ensuite, j'ai pu creuser la piste d'autres similitudes, à un niveau plus élémentaire – par exemple, entre le liquide amniotique du corps maternel et les océans du globe. C'est ce qui m'a permis – surtout dans les passages en italique – de dresser certains parallèles entre l'arrivée d'un nouveau-né et le commencement de la vie sur terre ; et, par extension, entre la mort d'une personne et la crise planétaire que le changement climatique fait peser sur l'humanité.

**Même question pour *Harpie*. Pourquoi avoir choisi cette figure de la mythologie, et que nous dit-elle de la vie domestique telle que vous la décrivez dans le roman ?**

Ce personnage de la harpie m'est apparu alors que je terminais une première version du roman. Elle s'est manifestée à moi presque physiquement : comme une présence ailée, vorace, une sensation

de griffure. Ces éléments figuraient déjà dans le texte ; par conséquent, cette figure me semblait s'inscrire dans la continuité de ce qui était déjà latent dans le roman sur le plan symbolique. Par rapport au quotidien d'une femme au foyer, la harpie permettait d'incarner cette soif d'évasion et de rébellion qu'éprouve Lucy ; son désir d'échapper, en tant qu'épouse et mère, aux restrictions auxquelles elle a été confrontée et de s'y opposer. Bien avant que son couple ne batte de l'aile, elle se retrouve soumise à des idéaux chimériques, des attentes qui la mettent à rude épreuve : une mère se doit d'être toujours dans la joie et la bonne humeur, de garder son calme, sans jamais se mettre en colère ou se montrer égoïste. En découvrant que son mari la trompe, sa capacité à se conformer au rôle attendu est mise à mal, et c'est alors que Lucy se sent de nouveau attirée par cette harpie subversive – une figure qui l'avait passionnée dans sa jeunesse.

**De quelle façon préférez-vous voir les harpies, personnellement ? Servent-elles à glorifier la colère et l'émancipation féminines, ou représentent-elles pour vous des forces plus obscures, voire malfaisantes ?**

J'aime énormément la façon dont les harpies sont représentées dans la littérature classique ; on a beau y trouver des descriptions très variées, en tant qu'ensemble elles participent toutes, d'une manière ou d'une autre, à la définition d'une figure parfaitement identifiable, même si les

descriptions peuvent se contredire entre elles. À mes yeux, les harpies symbolisent des aspects de la féminité qui sont souvent rejetés ou marginalisés – des accès de fureur, des pulsions violentes même, un côté plus sombre généralement admis comme constitutif de la nature humaine, mais qu'on « tolère » plus couramment dès lors qu'il s'agit de comportements masculins ou quand on parle des hommes. Il y a cette réticence à percevoir les femmes comme des êtres rageurs, avides, vicieux, vengeurs. Quant à l'idée de glorification, je ne voudrais pas énoncer d'évidences trop simplistes – je crois qu'il est certes très valorisant, pour une femme, d'accepter toutes les parts d'humanité en elle, mais la virulence, le châtement rattachés aux harpies dans le roman ne sont vecteurs ni de résolution, ni de justice.

**Vous écrivez des romans d'anticipation qui abordent le thème de la vie conjugale, familiale. Pensez-vous avoir renouvelé un genre qui demeure encore aujourd'hui l'apanage des hommes, en explorant une sphère plus intime ?**

Explorer l'intimité était pour moi une préoccupation majeure, dans mon premier livre comme dans le second. Que ce soit d'ailleurs au niveau de la famille, de la sphère domestique, mais également dans mon rapport avec les lecteurs et lectrices. À mon sens, il fallait que les deux narratrices leur semblent très proches : de sorte qu'en lisant l'un ou l'autre roman, on puisse non seulement avoir accès à leurs pensées respectives, mais aussi faire l'expérience

de leurs ressentis corporels, de manière viscérale. Loin de moi l'idée d'avoir renouvelé le genre ; ce qui m'intéressait, en revanche, c'était de parvenir à une originalité dans l'écriture sans pour autant me soustraire à certains codes déjà établis, certains modèles narratifs ; en faisant le pont entre les diverses perturbations qui peuvent advenir dans nos vies, individuelles et collectives.

**La publication de *Harpie* a été repoussée en raison du confinement. Vous qui écrivez justement des romans d'anticipation très personnels, comment avez-vous vécu les événements de 2020 ?**

Je les ai vécus d'une façon très étrange, comme tout le monde. Pour ma part, j'ai surtout eu des phases de création intense, contrebalancées par des périodes où je n'arrivais pas à me concentrer sur mon travail, où j'étais absorbée par les infos, ou alors accaparée par des soucis de santé personnels, la fermeture des écoles. C'était comme si, par moments, l'ambiance que je décris dans mes livres déteignait progressivement sur la réalité, comme si vivre à la maison, au jour le jour, revêtait un caractère inouï, étrange et mystérieux. Mais j'ai également éprouvé un besoin très fort d'envisager les choses au-delà des événements actuels, en imaginant des histoires qui m'offriraient une échappatoire : à la fois du lieu où je me trouvais moi, physiquement, mais aussi de cette expérience collective du confinement et d'un sentiment d'anxiété généralisée.

MAI

**SIMON STRANGER**

## N'OUBLIEZ PAS LEURS NOMS

Traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud

Dans la tradition juive, on dit qu'un être humain meurt deux fois. La première lorsque son cœur cesse de battre et que son cerveau s'éteint, la seconde quand son nom est prononcé, lu ou pensé pour la dernière fois. Pour lutter contre l'oubli, des « pavés de mémoire » portant chacun le nom gravé d'une victime des nazis ont été scellés partout en Europe, en face de leur dernier domicile.

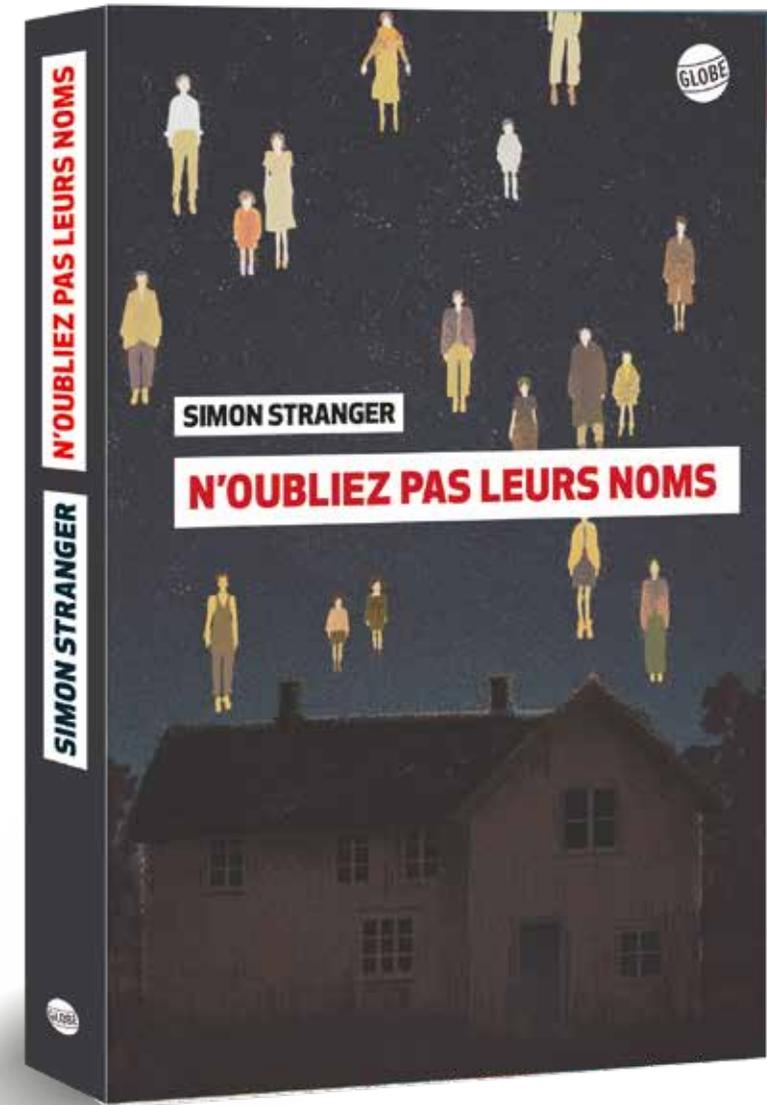
L'un d'eux, à Trondheim, en Norvège, porte le nom de Hirsch Komissar, assassiné le 7 octobre 1942. Il était l'arrière-grand-père de l'épouse de Simon Stranger. En cherchant à lui rendre hommage, l'écrivain découvre une histoire incroyable. La maison

où s'installa le propre fils de Hirsch, Gerson, avec sa famille, à partir de 1948, est l'endroit même où Henry Oliver Rinnan, l'agent double, avait installé son quartier général et une salle de torture pour les Juifs et les résistants. Une villa d'une banalité à pleurer, surnommée Bandeklosteret, le cloître de la bande.

Pourquoi ? Ironie du sort ? Ignorance ? Ou désir de recouvrir le passé et de retourner le cours de l'histoire ?

Ce livre, construit comme un lexique implacable, un puzzle de mots, de supputations et d'archives, est une tentative pour repousser la seconde mort et redonner vie à ce qui a disparu.

« Obsédant... Stanger réussit à faire naître une lueur d'espoir en gardant vivant le souvenir des disparus. Ce conte plein de triomphe et de compassion est un témoignage de courage face au mal le plus sombre. » *Publishers Weekly*



9 782211 302203

ROMAN

432 PAGES - 23 EUROS

978-2-211-30220-3

PARUTION LE 5 MAI 2021

CONTACT PRESSE : [Arnaud Labory - alabory@agencelabande.com](mailto:Arnaud.Labory@alabory@agencelabande.com)

# Simon Stranger

Simon Stranger est né le 11 février 1976 à Oslo, en Norvège, dans une famille où un oncle et une arrière-grand-mère sont écrivains. Simon a étudié la philosophie et l'histoire religieuse à l'université d'Oslo, où il vit avec sa femme et leurs deux enfants. Un jour, par hasard, lors d'une conversation, il apprend que les ancêtres juifs de son épouse ont vécu après la guerre dans une maison maudite, un haut lieu de la torture nazie. Intrigué et bouleversé, désireux de savoir et de transmettre la vérité, il plonge dans les archives et les souvenirs pour raconter leur histoire, en parallèle avec celle du bourreau Henry Rinnan.



# Questions à Jean-Baptiste Coursaud

## Traducteur de *N'oubliez pas leurs noms*

**Jean-Baptiste Coursaud, vous êtes le traducteur de ce livre qui est d'une part écrit en norvégien et d'autre part construit comme un abécédaire. Comment avez-vous procédé pour en rendre le sens et l'essence ?**

Je précise qu'en amont, l'auteur, Simon Stranger a rédigé un petit texte à l'attention des traducteurs pour leur donner toute liberté. Le but est bien sûr de traduire à l'identique quand c'est possible, mais de procéder par analogie pour le reste. Je vous donne deux exemples. Au chapitre B, dans le texte originel on a les mots *Bande*, *Bygning* et *Bandeklosteret* ; là, ça fonctionne, je les traduis en français par B comme Bande, Bâtiment et *Bandeklosteret*, qui est le surnom de la maison où se déroulent les tortures et où la future belle-famille de l'auteur emménage après la guerre. En revanche, pour la lettre A, on reste au début dans un même sémantisme du vocabulaire policier avec les mots *Anklage*, *Avhør* et *Arrestasjon*, traduits en français par Accusation, Audition (et non Interrogatoire, la traduction directe) et Arrestation, soit un seul et même mouvement – parfait ! Seulement, le quatrième mot en norvégien est A comme *Alt*, c'est-à-dire Tout (« Tout ce qui va disparaître et glisser dans l'oubli »), et là ça ne va plus. L'auteur continue à répéter ce mot dans les phrases suivantes en décrivant ce qui va être oublié. Ma solution a consisté à suivre le sémantisme de la disparition, de la destruction et de l'assassinat en écrivant : « A

comme annihilation, A comme anéantissement, comme tout ce qui va être aboli... », puis je continue la phrase en reprenant le texte tel quel : « ... et coulisser dans l'oubli ». Certes j'ai perdu les Tout, mais j'ai compensé par ces mots qui commencent par A et j'ai construit des phrases sans verbe, qui soulignent ainsi l'absence, pour celles qui indiquent ce qui va être oublié.

**Qu'est-ce qui vous aide dans cette recherche de fidélité au texte ? D'en avoir une vue d'ensemble ?**

Bien sûr, j'ai commencé par lire le texte intégral mais, à vrai dire, cette vue d'ensemble ne sert pas à grand-chose. Lors de la première lecture, bien en amont de la traduction, on voit évidemment dans certains romans des effets de style très nets, qu'on sait ne pas pouvoir restituer à l'identique et souvent on se dit : « Je ne vais pas y arriver ! » Or, dans ce que j'appelle un peu pompeusement le processus traductionnel, cette difficulté se résout d'elle-même. Une fois plongé dedans, le problème se dissipe. La réponse est toujours dans le texte. Beaucoup de gens – y compris des traducteurs – pensent qu'elle est dans les dictionnaires, mais non : elle est dans le ton et le style, les dictionnaires sont uniquement des béquilles. Et c'est très vrai pour ce roman. Un exemple très concret. La lettre N inclut le nom *Nummenhet* = Engourdissement : « N pour le *nummenhet* que tu

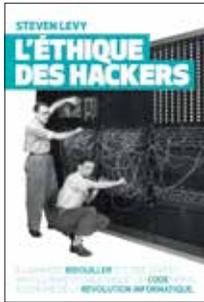
ressens dans tes doigts après avoir tenu la scie ou porté des pierres de sept heures du matin jusqu'à midi, puis du déjeuner jusqu'à vingt heures (...) » Comment faire ? Je cherche d'abord les synonymes d'engourdissement, pour voir si je trouve un mot commençant en français par N. Élanement, ankylose, lancinant, etc. Rien. Puis j'élargis le sémantisme : douleur, souffrance... Nausée ? Non, il n'est pas question d'envie de vomir ni de dégoût. Je regarde à nouveau la phrase pour y débusquer un mot qui lui-même orienterait vers un autre mot en N. Toujours rien. Et, à force de regarder cette phrase, je me dis : « mais c'est très simple ! Déplaçons ce paragraphe à la lettre D, en écrivant D comme Doigts, où il s'insère parfaitement entre deux paragraphes qui ont lieu eux aussi au camp de concentration de Falstad où est interné Hirsch Komissar. » Vous noterez que je n'ai pas choisi la solution du E comme Engourdissement car ça ne fonctionnait pas. Le roman se déroule en effet sur trois époques : 1942, l'arrestation de Hirsch Komissar, 1948, l'achat de la maison par son fils Gerson, et aujourd'hui, la vie de Simon avec sa famille et son travail d'enquête. Même s'il y a de continuel flash-back, le récit suit la chronologie de la guerre et il faut veiller à ne pas briser la narration ni à placer une révélation trop tôt. Certaines de ces entrées sont atemporelles et peuvent être déplacées sans chambouler le récit, mais d'autres suivent la chronologie narrative. C'était le cas pour la lettre E.

**L'alphabet norvégien ne compte-t-il pas des lettres qui n'existent pas en français ?**

Si, trois. Les voyelles *Æ*, *Ø* et *Å* qui sont les toutes dernières lettres de l'alphabet norvégien. *A priori*, le problème est insoluble en français. L'auteur a donné comme instructions de les placer à la lettre Z, ce que j'ai plus ou moins respecté. Pour comprendre mon cheminement, il faut garder en tête ce que je disais à l'instant sur l'atemporalité de certaines entrées. Le *Æ* comporte uniquement le mot *Æeder* = *Eider*, que j'ai donc glissé à la lettre E. C'est une sorte de canard dont le nom

nous a donné le mot édredon, du danois *ederdun*, duvet d'eider. Idem pour *Ø* avec *Ører* = Oreilles, déplacé à la lettre O en français. J'ai uniquement intégré les mots de *Å* dans Z en français. Ainsi, *Året* 1945 = l'année 1945 est devenu : « Z comme Zéro, l'année zéro, l'année 1945 ». La réelle difficulté à mon sens, dans cette stratégie traductionnelle qui allie analogies, compensations, déplacements et remplacements, est de ne surtout pas avoir recours à l'emphase. Exemple avec la lettre C, très peu employée comme initiale en norvégien, et quasi uniquement pour des mots étrangers (ici, entre autres, les mots Cadillac, Café, Cow-boy, Crémaster). En revanche, la lettre K est l'équivalent de notre C, là, il y a beaucoup de mots alors que nous en avons peu. Au vu des listes de mots susceptibles d'être repris dans le roman, que j'ai dressées pour chaque lettre, ma première intuition était d'ajouter à la lettre C, toujours dans cette logique de compensation, des mots tels que Camp de Concentration ou Cruauté. C'était une fausse bonne idée. Ce livre est déjà rude en ce qu'il parle, aussi, de déportation, d'assassinat, de tortures. En rajouter ferait courir le risque de tomber dans le sensationnalisme. Cette traduction impose la neutralité, la pudeur. Il est important de comprendre que, quand bien même le peuplement juif de la Norvège est très tardif (les premiers arrivent en 1852, ils sont 25 en 1875 et seulement 2100 avant la Seconde Guerre mondiale), contrairement à ce qui s'est passé en France, la façon dont les deux pays vont vivre l'Occupation est très proche. D'abord un gouvernement très collabo, puis une Résistance très active, une décision étendue d'exterminer les Juifs (l'Occupant exigeait les hommes de plus de 15 ans, le gouvernement norvégien y a inclus toute la population)... Beaucoup de similitudes frappantes alors que les deux pays ne se ressemblent guère à l'époque, ni d'un point de vue économique ni d'un point de vue diplomatique.

# QUELQUES-UNS DE NOS



## L'ÉTHIQUE DES HACKERS STEVEN LEVY

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Gilles Tordjman

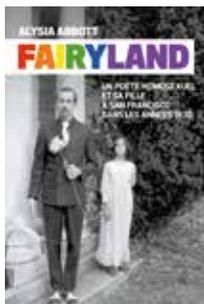
Depuis les laboratoires d'intelligence artificielle du MIT dans les années 1950 jusqu'aux *gamers* des années 1980, en passant par toutes les chambres de bonne où de jeunes surdoués ont consacré leurs nuits blanches à l'informatique, Steven Levy raconte l'histoire d'une poignée de hackers à l'origine de la plus grande révolution du xx<sup>e</sup> siècle.

Un hommage désormais classique. *Le Monde*

24,50 € - 512 pages - 978-2-211-20410-1



9 782211 204101



## FAIRYLAND ALYSIA ABBOTT

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard

Grand Prix de l'héroïne *Madame Figaro*

Finaliste du Grand Prix des lectrices de *Elle* 2015

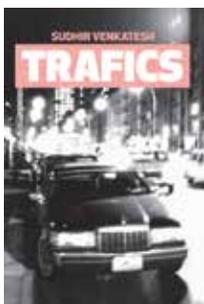
1974. À la mort de sa femme, Steve Abbott, poète homosexuel, déménage avec sa fille Alysia à San Francisco, dans le centre névralgique de la culture hippie.

Le plus beau livre que j'aie lu ces dernières années. *Augustin Trapenard*

21,50 € - 384 pages - 978-2-211-22123-8



9 782211 221238



## TRAFICS SUDHIR VENKATESH

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sarah Tardy

Le sociologue renommé Sudhir Venkatesh arpente les rues de New York pour y comprendre le fonctionnement de l'économie souterraine.

Nous sommes entre le reportage, le roman, le cliché instantané, et le résultat fait penser aux toiles de Bacon. *L'Obs*

24 € - 304 pages - 978-2-211-21861-0



9 782211 218610

# TITRES EMBLÉMATIQUES



## LES COYOTES TED CONOVER

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Morgane Saysana

Ted Conover s'est immergé dans la vie des clandestins qui naviguent autour de la frontière entre le Mexique et les États-Unis.

Un autre visage des États-Unis, et un quotidien dont l'absurdité fait sourire parfois, dérange le plus souvent. Car elle est criante d'actualité. *Le Monde diplomatique*

22,50 € - 368 pages - 978-2-211-21949-5



9 782211 219495



## WARHOL. LA BIOGRAPHIE VICTOR BOCKRIS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuelle et Philippe Aronson

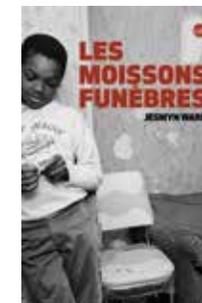
Résultat de plusieurs années d'enquête, de centaines d'heures d'entretiens avec les amis, la famille mais aussi les détracteurs d'Andy Warhol, cette biographie révèle les origines de l'icône du pop art.

Ce livre, sorte de bible pop incarnée, se dévore comme un roman. *Vogue*

30 € - 586 pages - 978-2-211-21418-6



9 782211 214186



## LES MOISSONS FUNÈBRES JESMYN WARD

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Frédérique Pressmann

Finaliste du Grand Prix des lectrices de *Elle*

Cinq jeunes hommes noirs avec lesquels Jesmyn Ward a grandi sont morts dans des circonstances violentes. Ces décès n'avaient aucun lien entre eux, si ce n'est le spectre puissant de la pauvreté et du racisme.

L'écriture agence, surplombe, pourvoit le sens. *Le JDD*

22 € - 272 pages - 978-2-211-22901-2



9 782211 229012



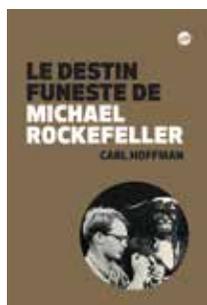
**NEM DE ROCINHA** MISHA GLENNY  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Lucie Delplanque,  
préface de Roberto Saviano

Plongée fascinante dans l'empire de la Rocinha, *Nem de Rocinha* retrace l'ascension fulgurante et la chute vertigineuse du plus grand gangster brésilien.

Un *true crime* aux allures de *Scarface* tropical. *Rolling Stone*  
22 € - 368 pages - 978-2-211-22926-5



9 782211 229265



**LE FUNESTE DESTIN DE MICHAEL ROCKEFELLER**  
CARL HOFFMAN  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Silke Zimmermann

21 novembre 1961. Michael C. Rockefeller, jeune héritier de la riche famille Rockefeller, disparaît lors d'une expédition en Nouvelle-Guinée néerlandaise. Il aurait été tué puis dévoré par les villageois d'Otsjanep, qui se seraient partagé son corps...

Un texte ensorcelant, corseté comme un thriller et documenté comme une thèse conduite par Lévi-Strauss. *Syvain Tesson*  
22 € - 320 pages - 978-2-211-22575-5



9 782211 225755



**LIBRE COMME UN HOMME** JONATHAN EIG  
Traduit de l'américain par Morgane Saysana

Jonathan Eig raconte l'histoire des quatre pionniers à l'origine de la pilule contraceptive, la plus grande découverte scientifique du xx<sup>e</sup> siècle, celle qui devait changer radicalement notre société.

Une aventure intellectuelle et scientifique qui se lit comme un roman.  
*Le 1*  
22 € - 432 PAGES - 978-2-211-22632-5



9 782211 226325



**CELUI QUI VA VERS ELLE NE REVIENT PAS**  
SHULEM DEEN  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Karine Reignier-Guerre

Prix Médicis Essai 2017

Shulem Deen raconte sa vie passée hors du temps dans une communauté hassidique ultra-fondamentaliste et le prix à payer lorsqu'il fut sommé de la quitter.

Un livre ahurissant. *Les Inrockuptibles*  
22 € - 416 PAGES - 978-2-211-22928-9



9 782211 229289



**HILLBILLY ÉLÉGIE** J.D. VANCE  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Vincent Raynaud

J.D. Vance raconte son enfance et son adolescence chez les *white trash*, *rednecks* ou encore *hillbillies*, ces « petits Blancs » du Midwest que l'on dit xénophobes et qui ont voté pour Trump.

Récit poignant et nécessaire, tout ensemble autobiographie et réflexion sur cette déchéance. La déréliction en héritage. *Télérama*  
22 € - 288 PAGES - 978-2-211-23328-6



9 782211 233286



**LA NOTE AMÉRICAINNE** DAVID GRANN  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cyril Gay

Finaliste du National Book Award 2017

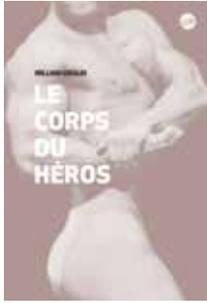
Finaliste du prix du Meilleur Livre étranger 2018

1921. Le peuple osage s'est vu attribuer un territoire qui recouvre le plus grand gisement de pétrole des États-Unis. Un jour, des membres de la tribu disparaissent. Le dossier est confié au jeune Edgar J. Hoover.

En mêlant récit et enquête, fiction et réalité, l'écrivain transforme des faits divers en vertigineuses réflexions. *Le Monde des livres*  
22 € - 368 PAGES - 978-2-211-23289-0



9 782211 232890



**LE CORPS DU HÉROS WILLIAM GIRALDI**  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Vincent Raynaud

Manville: une cité ouvrière tout droit sortie d'un tube de Bruce Springsteen, où il faut rouler des mécaniques et ne se montrer vulnérable à aucun prix. Un jour, William Giraldi fait comme les autres. Il soulève un haltère. Ce qu'il ressent alors est l'éveil d'une passion.

Giraldi [...] démêle au fil des pages les absurdités tenaces sur la virilité, et met en lumière ce qui fait sens dans une histoire d'hommes. *Elle*

22 € - 304 PAGES - 978-2-211-23387-3



9 782211 233873



**ICI LES FEMMES NE RÊVENT PAS RANA AHMAD**  
Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

À vingt-neuf ans, Rana Ahmad fuit l'Arabie Saoudite où elle a grandi pour l'Allemagne, menacée de mort en raison de l'athéisme qu'elle a embrassé peu à peu. Le récit de la progressive découverte d'un monde au-delà des frontières et des règles imposées par la religion.

Un témoignage rare sur la vie en Arabie Saoudite. *Le Point*

22 € - 304 pages - 978-2-211-23771-0



9 782211 237710



**LES FRÈRES LEHMAN STEFANO MASSINI**  
Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

**Prix Médicis essai 2018**

**Prix du Meilleur Livre étranger 2018**

En septembre 1844, Hayum Lehmann fait ses premiers pas en Amérique. Il se lance dans le coton en Alabama et se découvre bientôt un véritable sens des affaires. La saga de la florissante dynastie des Lehman Brothers, sur plus d'un siècle et demi, et son spectaculaire déclin.

Roman total convoquant des symboliques multiples, *Les Frères Lehman* s'imposent déjà comme une œuvre de référence. *L'Humanité*

24 € - 848 pages - 978-2-211-23513-6



9 782211 235136



**NOMADLAND JESSICA BRUDER**  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Peronny

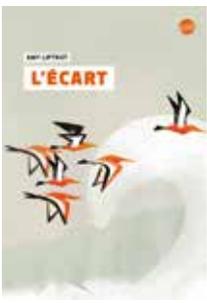
Une enquête sur les travailleurs pauvres aux États-Unis, pour la plupart des femmes à la retraite, acculées à vivre dans leur voiture pour migrer au fil des opportunités et des petits boulots.

Plus qu'une simple tribu de voyageurs, cette multitude de portraits dépeint une sous-culture américaine, avec ses propres rites. Mettant en lumière la solidarité malgré des situations souvent difficiles, *Nomadland* raconte une autre Amérique. *Les Inrockuptibles*

22 € - 320 pages - 978-2-211-23681-2



9 782211 236812



**L'ÉCART AMY LIPTROT**  
Traduit de l'anglais par Karine Reignier-Guerre

Dans la lignée du *nature writing*, Amy Liptrot livre un récit tout en nuances sur l'alcoolisme et la rémission, du haut des falaises de l'archipel des Orcades, afin de rendre sensibles sa descente dans la spirale de l'addiction et ses efforts pour retrouver la sobriété.

L'une des révélations de la rentrée. [...] Amy Liptrot raconte, dans un style ardent, une longue chute dans le vide. *L'Écart* est une œuvre lumineuse, combative, rocailleuse. Elle tend vers l'espérance. *Le JDD*

22 € - 336 pages - 978-2-211-23540-2



9 782211 235402



**DES BALLE ET DE L'OPIUM LIAO YIWU**  
Traduit du chinois par Marie Holzman

**Finaliste du prix Médicis essai 2018**

**Finaliste du prix du Meilleur Livre étranger 2018**

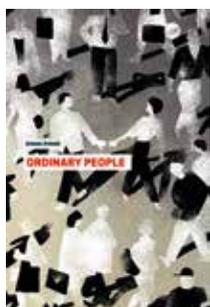
Le 4 juin 1989, la colère éclate en Chine. Le pouvoir répond par des balles et, aussitôt après, propose au peuple défait un nouvel opium : l'argent à tout prix. Ce livre redonne la voix aux « émeutiers » du 4-juin, torturés, persécutés, emprisonnés. Trente ans plus tard, leurs bourreaux sont toujours au pouvoir.

Avec le puissant *Des balles et de l'opium*, Liao Yiwu poursuit son œuvre de mémorialiste. *Le Monde des livres*

22 € - 304 pages - 978-2-211-23204-3



9 782211 232043



**ORDINARY PEOPLE DIANA EVANS**

Traduit de l'anglais par Karine Guerre

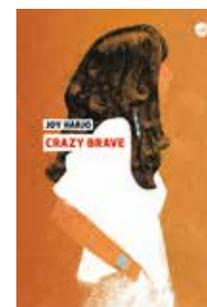
Deuxième sélection du prix Fémina 2019

À Londres, dans une ville amoureusement parcourue et habitée, de l'élection de Barak Obama à la mort de Michael Jackson, deux couples se débattent avec leur histoire, le travail, la quarantaine, les illusions perdues, et leur statut d'émigrés de la deuxième génération devenus parents à leur tour.

On est happé par la justesse de cette comédie humaine de notre temps.

*Télérama*

22 € - 384 pages -978-2-211-23968-4



**CRAZY BRAVE JOY HARJO**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nelcya Delanoë et Joëlle

Rostkowski

National Poet Laureate 2019, Joy Harjo raconte son histoire américaine faite de perte, de rétribution et de mythification.

Solaire, habitée, la poétesse amérindienne donne à entendre ses croyances, son histoire et, à travers elle, celle de tout son peuple.

*TTT.Télérama*

19 € - 176 pages -978-2-211-30665-2



**DANS L'EMPIRE DES TÉNÈBRES LIAO YIWU**

Traduit du chinois par Marie Holzman et Marc Raimbourg

Condamné à quatre ans de prison suite à la publication d'un poème, Liao Yiwu découvre la torture, la terreur, les horreurs de l'humiliation mais aussi le peuple chinois et sa propre capacité de compassion.

Parfois surnommé le Soljenitsyne chinois, [Liao Yiwu] met en garde contre les dangers que représente cette « dictature » pour les démocraties occidentales. *Le Figaro littéraire*

24 € - 480 pages -978-2-211-30255-5



**FILS DE BERLIN KAROLIEN BERKVENES**

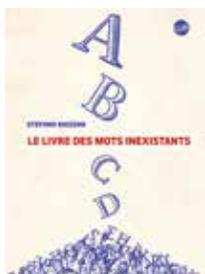
Traduit du néerlandais par Emmanuèle Sandron

À travers l'histoire d'une famille atypique, éloquente, attachante, c'est le destin de Berlin qui se dessine. La ville blessée était unique au monde. Guérie, va-t-elle ressembler aux autres ?

Karolien Berkvens impressionne avec ce roman qui entrecroise le portrait d'une ville et d'une famille jadis confiante en son destin.

*Le Monde des livres*

22 € - 304 pages -978-2-211-30444-3



**LE LIVRE DES MOTS INEXISTANTS STEFANO MASSINI**

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

Pour dire les émotions, pour décrire certains états d'âme, certaines attitudes humaines, les mots nous font défaut. Alors, Stefano Massini, l'auteur des *Frères Lehman*, s'est attelé à la tâche ludique de nous enrichir en vocabulaire.

Un joli recueil imaginaire et savant, où chaque mot créé est prétexte à l'élaboration d'un récit savoureux. *Télérama*

24 € - 256 pages - 978-2-211-30392-7



**LA CHINE D'EN BAS LIAO YIWU**

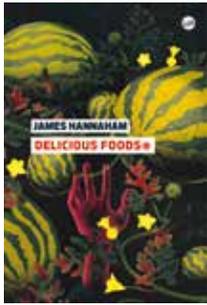
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Ariane Bataille

Un voyage dans la Chine contemporaine des profondeurs au travers de vingt-huit portraits de concitoyens de l'auteur, qui nous rappelle que l'horreur la plus absurde, loin de nous ôter le rire, ce propre de l'homme, le fait naître et renaître.

Un formidable talent de conteur à base d'empathie, d'horreur, de poésie et même d'humour. *L'Obs*

22 € - 384 pages - 978-2-211-30613-3



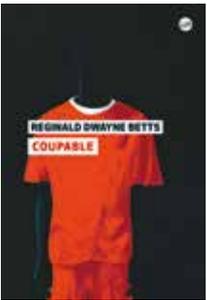


**DELICIOUS FOODS JAMES HANNAHAM**  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Deniard

Aucun reportage ne saura nous faire prendre en haine l'esclavage contemporain comme l'image des bras maculés de sang d'Eddie, 17 ans, conduisant sa Subaru dans la scène d'ouverture, hallucinée de ce roman.

Un roman d'amour grandiose sur la toxicomanie, l'exploitation par le travail et l'amour... **Roxane Gay**

22 € - 400 pages - 978-2-211-30458-0

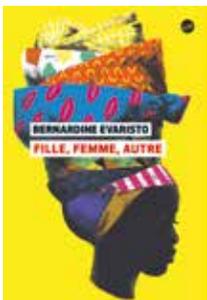


**COUPABLE REGINALD DWAYNE BETTS**  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Héroïse Esquié

Nombreux sont les poètes sauvés par leur vocation. Reginald Dwayne Betts a lui été sauvé du rouleau compresseur des statistiques qui broie en masse des milliers de mineurs – principalement noirs – dans un système carcéral industrialisé.

Un réquisitoire contre la criminalisation de la pauvreté et contre l'industrialisation du système carcéral. **The New York Times**

14 € - 112 pages - 978-2-211-30912-7



**FILLE, FEMME, AUTRE BERNARDINE EVARISTO**  
Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Françoise Adelstain

**Booker Prize 2019 ; British Book of the Year et Fiction of the Year aux British Book Award en 2020 ; Prix Millepages 2020**

Imaginez un chœur polyphonique réunissant douze femmes dans une scénographie multipliant décors et points de vue de Newcastle à Cornwall en passant par Londres.

Bernardine Evaristo a composé une œuvre colossale qui court sur plus de cent vingt ans, jusqu'à l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle, neuf et déjà abîmé. Magistral. **L'Humanité**

La lecture de ce roman unique en son genre provoque une joie dévorante, une saine colère et beaucoup d'espoir. Que l'on soit fille, femme ou autre, on ne peut rester de marbre devant une œuvre aussi accomplie.

**Librairie Millepages**

22 € - 480 pages - 978-2-211-30782-6



**FRACTURE ELIZA GRISWOLD**  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Séverine Weiss

**Prix Pulitzer essai 2019**

Sept ans d'enquête acharnée et scrupuleuse sur l'extraction du gaz de schiste dans les Appalaches et la triple fracture écologique, humaine et économique.

Un récit passionnant, haletant même qui bien sûr n'est pas sans évoquer l'histoire d'Erin Brockovich. **Télérama**

22 € - 416 pages - 978-2-211-30692-8



**SCHLUSS ? WALTER KEMPOWSKI**  
Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

Sebald écrivait que « personne à ce jour n'a écrit pour l'Allemagne le grand roman épique de la guerre et de l'après-guerre », d'où son humiliation durable. Dix ans après ces lignes, Kempowski lui donnait tort.

Il y a peu d'œuvres qui épousent autant le destin de l'Allemagne que celle de Kempowski. **Le Monde des livres**

23 € - 368 pages - 978-2-211-30497-9



**MAID STEPHANIE LAND**  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christel Gaillard-Paris

Il est arrivé qu'un écrivain devienne femme de ménage mais il arrive plus rarement que ce soit l'inverse et qu'une femme de ménage devienne écrivain. Stephanie Land raconte.

Le témoignage inébranlable d'une mère célibataire qui lutte pour joindre les deux bouts. **Barack Obama**

Il faut vite lire *Maid*. **Elle**

22 € - 336 pages - 978-2-211-30507-5



**LES LIBELLES ROUGES REIKO KRUK**  
Traduit du japonais par Patrick Honnoré

**Préface de Frédéric Mitterrand**

Que sont devenus les rescapés et les survivants de Nagasaki ? Combien sont-ils encore ? Et surtout, qu'ont-ils à nous dire ?

Il aura fallu 75 ans à Reiko Kruk pour trouver la force de convoquer ses souvenirs et les transformer en ce roman infiniment poignant. **Les Échos**

20 € - 222 pages - 978-2-211-30914-1



## **Diffusion Distribution**

### **FRANCE et BELGIQUE**

Diffusion Flammarion  
87, quai Panhard et Levassor  
75013 Paris - 01 40 51 31 00

### **SUISSE : Servidis**

Chemin des Chalets, 7  
1279 Chavannes-de-Bogis  
(00 41) 960 95 10

### **QUÉBEC : Gallimard Ltée**

3700 A, boulevard Saint-Laurent  
Montréal, QC H2X 2V4  
(00 1 514) 499 0072  
[diffusion@gallimard.qc.ca](mailto:diffusion@gallimard.qc.ca)

**Éditions Globe**  
**11, rue de Sèvres - 75006 Paris**  
**01 42 22 94 10**

**Directrice :**  
Valentine Gay  
valentine.gay@editions-globe.com

**Responsable de la coordination  
éditoriale et commerciale :**  
Marie Labonne  
marie.labonne@editions-globe.com

**Relations presse :**  
Arnaud Labory - 06 22 53 05 98  
alabory@agencelabande.com  
Marie-Laure Walckenaer - 06 64 10 61 70  
walckenaerml@gmail.com  
presse@editions-globe.com

**Contact libraires :**  
Marie Labonne  
marie.labonne@editions-globe.com

**Graphisme :** Jeanne Mutrel, Juan Clemente

**Illustrations :** Gabriel Gay



9 782211 313872